

action poétique

gabriel celaya

guy de bosschère

philippe léotard

sergio ottonelli

michel poirel

geoffrey squires

henri deluy

paul-louis rossi

jacques roubaud :

bibliographie commentée

des troubadours

40

J. GARELLI - A. BARRET

V. FEYDER - P. LARTIGUE

Ch. DOBZYNSKI

traduits et présentés par léon robel et nazim hikmet :

S. KIRSANOV - V. BOURITCH

action poétique

FONDATEUR : GERALD NEVEU

Rédacteur en chef : Henri Deluy.

Rédaction :

Andrée Barret, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Pierre Lartigue, Maurice Regnaut, Paul-Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Franck Venaille.

Administration et secrétariat de rédaction :

(toute correspondance)

Ed. P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur.

Service de presse :

Henri Deluy, 4, rue Raspail, 94 - Ivry-sur-Seine.

Publicité :

Ermès publicité, 29, rue Corneille — 91 - Montgeron.

DIFFUSION :

PARIS : François Maspero diffusion, 1, place Paul-Painlevé (5^e), MED. 41-16.

REGION LYONNAISE : Rhône-Diffusion, 48, rue Molière, Lyon-6^e, Tél. 24.82.65

PROVINCE : Editions P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur. (Toute commande ferme ou dépôt est adressée dans les 48 h).

BELGIQUE : Librairie « La Jeune Parque », 55-57, rue des Eperonniers, Bruxelles 1, Tél. 12.23.05.

SUISSE : La Cité, 10, Métropole - Lausanne - Tél. (021) 22.0095 (94).

ALGERIE : S.N.E.D., 49 bis, rue Larbi-ben-M'hidi, Alger.

AUTRES PAYS : Département Etranger Hachette, 79, bd. Saint-Germain, Paris (6^e).

ABONNEMENT

(voir notre bulletin d'abonnement ou de réabonnement dans les premières pages de couleur de chacun de nos numéros).

Gérant : Henri Deluy.

Imp. P. J. Oswald - Honfleur Dépôt légal : 1^{er} tr. 1969

Jacques Garelli : Prose	2
Pierre Lartigue : Prose	8
Charles Dobzynski : Le canal	18
Andrée Barret : Dix poèmes	35
Vera Feyder : Encre morte	39
Une bibliographie commentée des troubadours, par Jacques Roubaud	43
Chronique à suivre, par Paul-Louis Rossi	52
Avec Octavio Paz, avec Georges Séferis et quelques autres, ailleurs comme en France	62
Sergio Ottonelli : Deux poèmes	64
Geoffrey Squires : Ghazal	68
Guy de Bosschère : Poèmes	72
Philippe Léotard : Salines	73
Michel Poirel : Poème	78
Gabriel Celaya : La poésie impossible (poème bilingue)	80
Semion Kirsanov : Trois poèmes	82
Vladimir Bouritch : Poèmes	86
Notes et informations	94

I

Moi, qui ai tué la vie dans l'ovale, sans appel, sans aiguille, rouillé la plume qui raye le soir les coqs des clochers bavards, avec des gants, mouché l'œil du tard, baril vert des poudres enrhumées, filles dont le cœur bariolé ferait pâlir l'herbe des phares, prisonnier des jours de cendres et de limes, je reste suspendu à ces phrases.

II

A celui qui en lut une part.

Non celle de ma vision, non plus que celle des musiques évoquées, ni des parfums, ni des soucis, ni des idées, ni des sons, mais celle avancée grandiose, avec ses bleus, ses morts, ses lacs : tout ce qui fut saccagé, pour une réserve, pour un calcul, pour une fenêtre à peine entrouverte, lugubre, sur des cheveux, sur des papiers, sur des gants ; désordre qui se nomme aussi bien mystère, liberté veule, ou femme peut-être au cri démodé, espace qu'on ne peut soi-même assurer, étant trop tôt exclu des ombres.

Et pourtant m'appartiennent ces jours, ces mains, ces gestes, ces lames que l'on dit parfois lames de fond, quand bien même accrochées aux astres, ces combats gigantesques, pour imposer l'infinie cloison fugitive d'un

nom, ces souffles, ces râles, ces écailles de serpent, ces étincelles, ces grues, ces orages : Tout ce qui fut d'une vie, la formidable poussée laminée du temps, et ses fourreaux et ses mirages...

Ce gant écarlate, par exemple, peut-être vient-il d'un soleil absent, milliard entrecroisé pas à pas, chiffant, les pierres, les murs, les seuils, et jusqu'aux plages aveugles, où les rennes meurent, écartelés, blancs. Signes précurseurs des lecteurs du temps, de la voix plus sourde des banquises de gel, veilleurs éveillés, dont le regard guette, la mer, comme un texte, où des fonds cloisonnés dressent les remparts d'un langage mouvant.

Inévitables, essaimés, accrochés au millésime d'un jour à peine figuré, possédant des vitesses l'incalculable maîtrise sereine des sons ; des lumières, l'énergie gaspillée ; du silence, les invisibles parcours entrelacés déments ; ni larve assoupie, ni assise célée ; entre l'ocre et le rouge, plusieurs éternités.

Tels sont les noms icônes, les noms jalons, les noms fous. L'œil immédiat enclôt la plaine. L'œil qui se porte rarement sur vous : Pins, semailles, et temps licorne, et temps d'oseille, et temps d'ou... D'ou ces plis, ces châles, ces laines et ces lignes, qui se croisent, enchevêtrées, sur vous.

III

Comètes des voûtes de poivre grêlé, qui creusez, attentives, nos fièvres, pour quels soleil, luire, empourprés, pour quels châteaux, quels icebergs...

Vous, traversées de flèches, et du rêve, fautives, au vert-de-gris des lacs gelés, sur quelles cavales, quels gla-

clers, planter vos hardes et vos peignes... Ivre, à l'odeur des terres embuées, chapeautés du crime des pluies violettes, Je me retourne sur vos queues de fumée, et m'interroge, strident, à faire sauter mon cœur chargé, de quel secret malheur, O Feu, battre, des tambours, dans la nuit, les charges.

IV

Hors les fûts, les seuils, les lombes, les houillères, ombre portée d'un châle qui fut, panneau, linceul de honte, et bu, d'un trait caillé, sang des ornières. Fièvre aussi de marbre haut, dressé à pic, loin des suffrages, brûleur sagace, fier des mots, qui des cervelles faussent le gage.

Et des langues, suffit ! le chant, l'oripeau : tout ce que l'homme salit, beau, dans la joie immonde du troupeau, de son commerce, de ses usages.

Arraché, or donc, les plumes aux corbeaux ; de la tête roussie, filon des minières. Hors ces lieux, bas, charrue ou cerceau, arraché, tant bien, le silence aux pierres.

V

Etre le lieu de présence indicible. Barré, Comme le bleu est noir. Des mots, l'espace haché, le temps perclus.

Du désir, le vide. Des ombres, le filet au timbre reposoir.

Lié, croisé, du peu, retenir peu. De la gente au moyeu, de la poussière au crible, à peine, des rayons, la tombée du soir. Mais des neiges, aussi. Etre des neiges, le silence, qui s'alme ; de la nuit froissée, quelque bruit, pour croire.

VI

Je pense à ces lieux mythologiques, blonds. Funèbres oiseaux des jours sans tête, à leurs cascades de cercles, de triangles, aux assauts des cerceaux qui ne laissent filtrer de leur passage, entre l'hécatombe des fleurs et les pétales, que l'espace du plus imperceptible son-Et que dire des Mireilles au long col de serpent, de leurs oreilles cerclées, des blanches jupes collantes noires-dire au point où fut l'impact de l'avant-dernière trahison, celle qui nous laissa une fois encore, sans appel, sans espoir, sans même l'attente d'un plus subtil instrument : Ici, tout est sable, là, tout est vent !

Aussi, du fond des mers, des vagues éclatées du temps, j'ai fait le compte de mes raisons. Elles ne sont pas du nombre, ni des tables, ni du jour, ni du gel. La mort pourtant reste leur partage, elles, qui n'ont plus rien d'un mourant. La profondeur s'est tue, dont l'écho portait l'indice d'un point nommé, jadis inouï, avec, très vif, biffé du soleil, l'arrière-temps, l'arrière-mémoire, l'arrière-trace, l'arrière-pays. Tout, désormais, livré selon des pans : les feuilles, les branches, les coupes, le ciel et nous, circulant, besogneux, dedans.

VII

Trois mâts espacés, et du masque, la Ire. De la folie des lèvres, de la rage du temps. Oisive qui blesse, celle qui bleue, qui tire, en archipel, la grâce, de ses doigts de sang, de ses échelles, de son satin et de ses rires, Jaune, c'était l'herbe, plus vélocé ou pire, Soleil de sable des cerceaux de néon.

VIII

C'est bien le nôtre, ce temps, l'incertain, où les hommes mécontents n'écoutent rien, ce temps mouvant, pressé d'arguments, où tout langage dresse, intenable, une forêt embrouillée de masques.

Que fusent, des planètes, le morse sacré, l'herbe hale-tante, se croisent, sur nos têtes, le chiffre jadis célé des montagnes, aussitôt, mille langues électriques se mettent à tricoter, et les mots désamorçés, de bouche à bouche, fusionnent. Le chardon est à l'abandon. La tristesse a dépassé la cote du soir.

C'est alors que des terrasses où bondissait jadis l'aurore redoublée des enfants du tard, un ogre surgit, de nos tables encombrées. Plus tendre que nos désirs, plus âcre que nos fumées, plus sûr, dans sa muraille, que les ongles purs des plus sanglantes fiancées, son geste accomplit l'ultime mise en gare.

Ce n'est certes pas la faux facile, ni l'or qui pousse plus loin ses filons, ni l'épervier, ni la grive oisive, non plus la lyre entre ciel et monts, pas même d'un ton plus haut agile, la musique non venue, proche, libre ou lente, non plus d'un lieu nommé immonde.

IX

Minerais des plombs, des fûts, des cuivres, des houillères, ombre des remords et des regrets tus, qui ne sont du cœur que rites, poussières, Milliard de photons, milliard d'oiseaux et des plumes, baladeuse d'ombre polaire, qui oserait de sa tour d'eau, mêler les bleus noircis et les blancs lunaires !

X

Quoi ! vermoulues, glissait du temps, ce qui fut des ombres, la fumée, puis, hagard, elle, entre deux bancs, se partageant des yeux, le rouge, le ciel...

Quoi ! de leurs queues, de leurs ongles, de leurs ailes, ne préservant, jaloux, mais, pour qui, ces bonds ? — et par morceaux, l'espace, par bribes, par défaut, mêlant à leurs souffles, les ors, le gel...

Quoi ! de ces liens taillés par lambeaux, puisque rien ne reste, tas de ficelles, pour ce qui est mourir, mot pour mot, pour cette page noyée, dans la buée des eaux, pour ce point bleu, dans le soleil.

Les textes doivent nous parvenir dactylographiés, en trois exemplaires. Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés. Pour toute correspondance, joindre un timbre pour la réponse.

Lorsque j'étais fatigué de feuilleter les paquets de mazarinades à la bibliothèque ou le manuel du folklore français, je savais trois petits bistrots où aller prendre un verre, histoire de se dégourdir les jambes, trois petits cafés cuivre argent vert, beaux comme les romans abandonnés où les personnages entrent et sortent sans arrêt.

Le plus proche était dans une rue bourgeoise un café tapissé de glaces froides. Dans la salle cloisonnée de contre-plaqué où chaque box avait son guéridon de marbre et ses chaises cannelées, des dames blanches, poudrées, baguées prenaient la main de vieux messieurs et parlaient bas sous le mouchoir. Pigeons gris, papillons de la cinquantaine, dans un parfum de cendre de cigare avec cette tristesse des plantes vertes dès l'entrée ! Une tache sur la joue gauche et la bouche comme un cœur coupé, le patron respirait court en soufflant dans ses lèvres bleuies pour tordre simplement un chiffon serpillière.

Cette antichambre où le temps tarde, ce café trappe, je l'évite encore ou bien je presse le pas quand je passe devant, par hasard, au moment de dormir.

Le second était près du marché un bar où le comptoir de cuivre et les chaises d'émail rouge brillaient comme une Belgique. Les céramiques du mur et le carrelage avaient un éclat de caillebotte et dans l'autre pièce, au fond — un entassement de meubles et d'ombre — on devinait tout un dix neuf cent de porte-cannes et de bibelots, des pichets violets, des chopes de bière. Cela sentait le chiffon humide, le balais propre et la sciure. Pas une trace,

vous entendez ! Il y a des médecins, des gens de justice, des directeurs d'usine, des soldats : il était lui patron de café derrière son comptoir et il ne fumait pas.

Le tablier, serré à la taille comme un cuir de forgeron, il accomplissait sa tâche avec soin. Le verre dansait doucement dans ses mains sous le torchon puis montait calice à hauteur de ses yeux, sans un fil blanc, sans un cil ; un geste et la bière coulait blonde, un petit coup de palette, et vous aviez le sentiment d'avoir devant vous quelque chose comme l'honneur de la corporation. Il s'entendait très bien avec la chambrière de l'Hôtel de France :

« Les petites d'aujourd'hui ne savent pas Monsieur Jean. Comparez la baignoire de la sept avec la douze... Il n'y a pas de secret !... » A peine le client sorti, elle remontait l'escalier mennen, son ajax et ses éponges à la main et elle faisait ça tout de suite, sans traîner, comme avant, quoi !

Quand il avait un moment de répit, il s'accoudait au comptoir et roulait sous la manche retroussée de sa chemise bleue des muscles durs comme le teck. Il berçait sur le métal un poing à serrer de grosses cannes, un poing de gardien de château fait pour mater les chiens et le reste...

Il laissait parfois comme par négligence un journal sur une table ronde en passant... ou bien, montrant au mur une photographie de son père, soixante ans, raie au milieu, lançait d'un ton sec « Celui-là était un homme Monsieur... » De ses yeux de bleuet tendres et un peu passés, le maréchal au-dessus l'approuvait. Son visage alors prenait flamme. Il s'animait. Ses phrases s'allongeaient maladroitement en des propos incohérents où revenaient les mêmes mots médailles, les surnoms, les allusions latines. Des processions de plaintes s'étiraient sans fin, parfois bousculées d'un coup de pied au ventre « you-

tre! » Et il s'affolait. Les mots tombaient comme grêle ou matraque : « Bougnoules, têtus, métèques... Une seconde de chambard, puis de nouveau la rue calme au soleil et il faisait semblant de rêver...

Le troisième café, celui que je préférais, se trouvait un peu plus loin mais le voyage valait la peine : il était tenu par une reine.

Il fallait traverser le passage Sarget. Un reflet de soi déformé sautait de case en case dans la vitrine bombée du fourreur changeant de couleur et de nom : martre, vison, zibeline, puis c'était sous le regard des dames que l'on coiffait chez Antonio, les tourniquets du livre de poche, les faux tableaux, les bouquets de velours, les pietas cirées brillantes et au milieu le ruban rose et bleu d'un dessin de Cocteau. Il y avait la boutique philatéliste, son deuil glacé et la tristesse à l'abri du vent de tous ces papiers dentelés, mauves, orangés, bistres qu'un vieil homme triait avec des pinces de nickel puis la vitrine des jouets mécano juste avant l'avenue vraie pleine d'essence et de freins lumière qu'il fallait traverser. Quatre rangs de voitures brillantes et de bruits serrés où se frayer passage...

Le caveau se trouvait de l'autre côté de cette avenue douce, dans un quartier plus ancien, entre le théâtre de Louis et la place Beaumarchais. Imaginez une maison à rotonde avec un jardinet plein de colonnes, de chapiteaux et en face, une boutique aiguille de pin comme les portes de la diligence Dotezac au siècle dernier, une malle débarquée entre deux hôtels XVIII^e. Au-dessus de la porte, les lettres jaunes s'effaçaient doucement :

**Le caveau
Madame Dinat, Propriétaire**

Et les petites filles passaient devant en mini-jupe et boucles d'oreilles de cellulose-rose... On montait trois marches de pierre. Elle était là toujours qui

remettait un semblant d'ordre dans les bouteilles noires. Ses cheveux s'ouvraient en deux bandeaux gris sel sur un fond d'embrun des yeux clairs et il aurait fallu un fond de laque sombre, un pinceau de Hollande pour rendre la douceur pâle et tendre de ses joues sans poudre. De tout petits diamants dormaient à son oreille. Une robe de province pinçait sa taille sous le châle et serrait ses épaules dans un drap noir doré d'usure de poussière et de pluie. Quant à ces bas de laine sur les chevilles fines et ces souliers de cuir noir à talons bobines qu'elle chausait sans bruit en allant au tonneau, je n'ai vu personne en porter de semblables dans cette ville.

Vous poussez une porte et vous êtes en présence d'une reine. Tant pis si le plâtre de son palais s'écaille sur son fichu. Elle n'est pas de celles qui tombent ou que l'on décapite. On la salue comme sur les marbres des contes, au milieu des souris-chevaux, sous la citrouille de la lune... reine sans chuchotement, sans protocole ni collier, une fée-reine, une reine vraie et la beauté brûle en elle comme un feu grégeois.

Bonheur, amour, des fleurs des mots précieux givraient les verres de mariée sous le pointillé brun des mouches et la poussière. On trouvait trace de peinture au plafond, un carré oublié grand comme un mouchoir avec un faune qui mangeait du raisin, rappelant vers sa bouche les grains de ses doigts repliés comme on joue de la flûte... Mais rentre tes moutons bergère ! car en fait de coquetterie bucolique tout était cambuse autour avec les planches disjointes les bouteilles sans étiquette et le banc, comme ça, le long du mur à côté des barriques... L'air sentait maintenant novembre et le vin simple... Les années s'étaient chargées des mots et des lieux ; elles en avaient changé le parfum et le sens. Pour grands que soient les rois... Mais non ils existent et j'y crois. Je les croise... tout recommence...

Le plus simple est l'inimitable... un mouvement de bras pour servir comme si l'on songeait à autre chose, comme si ce n'était pas l'important de la vie et l'on se met devant à rêver, à son tour. Elle avait travaillé... On pourrait imaginer une infidélité de son mari... peut-être le chemin des Dames... une femme de ce bois-là, ça ne peut accepter ni victoire ni défaite... ça vous bouscule les greluchons et les notaires... ça ne se donne même pas le temps de sa peine immense et ça se bat... Parce qu'elle avait fait restaurant jadis !

« ... Quand on savait manger Monsieur... jouer de la musique... au Chapon-fin on mijotait les sauces pendant des jours avant de les servir... Quinze cuisiniers dans les sous-sols... Des fiacres partout... Ils s'arrêtaient en face avec leurs roues jaunes et j'avais des cochers à ma porte... des danseuses, des hommes, le soir cela se bousculait pour une place au fond... des chanteurs... Poincaré... tout le monde... à n'y pas croire... »

Et elle avait régné.

Il y avait comme une petite barque abimée, le bar où nous buvions le Dubonnet puis dans une salle plus grande et sombre, au fond, dans un mélange cuisine-café, une sorte d'entrepôt, Madame Dinat déjeunait à une grande table ronde devant un bouquet de fleurs immenses et le dos tourné au poêle de fonte.

Bleue et rose, blanche et verte, la gerbe de velours mourait et remourait en toutes saisons dans son palais de concierge. C'était une botte de fleurs, un manège d'iris immobiles avec des œillets aux robes foraines et des marguerites dépareillées. Les roses flétries s'étouffaient au milieu des zinnias. Les anémones cédaient premières, bleuissaient le tapis, puis tremblaient sèches sous le pollen tombant des lys. Madame Dinat mangeait par petites bouchées et

prêtait une oreille distraite aux propos des clients, toute à cette montée au ciel, toute à cette source arrêtée devant elle.

Quel jardinier lui ramenait ces fleurs qui s'en allaient brisées les unes sur l'épaule des autres, saoules de parfum, de lumières et de temps ? Tout autour l'ombre approchait, une odeur de chat gris dans les casiers à bière et des relents de poulet froid...

A peine achevait-elle son repas, on passait sous la guirlande romaine et l'on retrouvait le décor du matin.

Les Arabes, les Portugais, les Espagnols, les gens de la banlieue, tous les gestes que cela fait pour ne pas se comprendre. Ils arrivaient du hall enfumé le P.M.U. rêvant de Byerley Turk peut-être, ou Darley Arabian, les yeux pleins de chevaux galopants et d'hippodromes, les mains lourdes de monnaie. Une reine est triste à quatre-vingts ans, triste depuis longtemps, même si cela ne se voit pas et caressant le chat de Dubonnet elle acceptait un verre. La chaleur qui montait dans sa gorge dénouait l'angoisse sans comprendre. Le quinquina lui tintait à l'oreille un vertige à vous entraîner tout, chevaux, voisines, cavalerie des verres un à un dans l'eau sale... Saoule ? mais qu'est-ce qui aurait pu donner un ton d'hiver à ces yeux là.

Ses épaules pourtant tombaient basses plus lasses. Sa voix sautait la maille des mots. Ses mains cherchaient le vide et les bouteilles à tâtons. Elles caressaient le verre sans voir et le quinquina du goulot giclait à vous éclabousser les doigts. Un de ces jours où elle était comme une grive d'automne, je la vis ramasser de ses doigts, tout à l'heure stupides et gourds, le billet de dix francs que je lui donnai. Elle le plia en deux, en quatre, lissant les bords dans un petit porte-monnaie, accordéon de cuir noir. Elle

glissa le Voltaire à côté d'autres Voltaire aussi méticuleusement rangés. Elle me regarda en face, avec un accent de défi. Elle respectait l'argent.

J'allai chez elle jusqu'à son dernier jour. Elle avait eu un petit accident au poignet et restait plus longtemps assise en rajustant la bande velpeau sous sa manche. A sa gauche, affalé, le bras sur le gilet posé comme un archet, le violoncelliste obèse parlait d'une voix artiste et mentait à vous faire rougir. Un musicien sans musique avec un nœud papillon ! La tristesse prenait Madame Dinat comme une envie de rire. Le Chinois pouvait penser ce qu'il voulait silencieux sous son front d'ivoire, un Chinois vêtu de vieux tweed avec des papiers pleins de chiffres dans les mains, une pièce d'échec égarée...

Abeille près du bouquet elle les regardait sa cour !

On lui avait volé la veille un petit portrait d'elle à la plume et une étude au fusain une tête de cheval.

Est-ce qu'ils arracheraient les fleurs demain ?

Les gens commençaient à faire feu de son bois.

Un soir plus lourd qu'à l'ordinaire, plus gris et les hommes partaient dans la rue comme des marins bottés pour haute mer, les jeunes gens avaient des voix de mousses dans sa fièvre, elle fit appeler le médecin et se retira dans sa chambre au premier. Dans cette loge de sa vie Cendrillon, elle défit robe, corset, cotillon, glissa sous l'édredon son corps dévoré par l'âge et se mit à attendre entre chien et loup la visite du dernier qui lirait dans ses yeux.

Un blanc-bec, avec une courte moustache blonde, c'est avec ça qu'on faisait les médecins en 1966 ! Serviette de cuir souple et cravate anglaise, le stéthoscope brillait comme un collier à son cou... ce luxe pour mesurer la mort ! « Ils étaient mieux avant » songea-t-elle « avec les guêtres qu'ils avaient rame-

nées de Verdun et la laine rêche de leurs chandails... »
— « Vous êtes très fatiguée Madame... » Elle s'en doutait... Enfin il lui fit comprendre qu'il fallait quelqu'un auprès d'elle en permanence, une parente, une voisine...

Elle donna une adresse mais demanda qu'on lui permit de dormir en paix jusqu'au matin.

100 francs ? Il se demanda s'il aurait la monnaie. Il compta sept billets de dix sur la cheminée et Madame Dinat les rangea un à un dans l'accordéon noir. Debout au pied du lit, il la regardait et un long silence suivit qu'il n'osait rompre. Elle allait mourir et ce n'est pas cela qui le retenait mais le geste de ses doigts, cette façon de plier le papier monnaie, de mettre de l'ordre avec une précision et une gravité de cérémonie comme si c'était du temps rangé.

« Je repasserai demain ».

« Je vous remercie » fit-elle et lui tendant le petit porte-monnaie... « Mettez donc cela à côté de la lampe, vous éteindrez en sortant ».

Le lendemain matin, il avait plu. Tout était clos chez Dinat et le Chinois sur le seuil m'annonça qu'elle était morte dans la nuit. Il tournait l'ivoire d'un dé de pocker dans la paume de sa main et ne savait où pousser sa barque. Dans la vitrine de « my dream », à côté, une fille, à genoux devant une draisiennne, arrangeait des foulards. Elle avait sa jupe à mi-cuisse, des épingles pleins la bouche et les gouttes d'eau dessinaient devant elle une carte du ciel, des voies lactées, des constellations qui tremblaient, qui se fondaient les unes dans les autres et qui roulaient en bas sur le bois du coffrage quand passait un camion...

Je montai dans la salle chaude et sèche de la bibliothèque municipale et m'éveillai en 1653.

Les pamphlets partent de cette ville comme les flèches d'un buisson d'archers. Bouchers, palefreniers, valets tonneliers, bourreliers, bourgeois, gentilshommes, ils se croisent sous les ormes comme si le monde allait changer. Preuve cette façon d'écrire et de parler ! cette fièvre qui court sous les mots bible et ranime des fleurs séchées ! Voix, couleurs et drapeaux sur les tours !

Le vent frise l'eau dans un ballet de jonques, il glisse entre les barques. Il gonfle les voiles espagnoles à l'horizon garonne. Et voici les voiles anglaises ! Dans un frémissement d'ailes basses, les grives fuient les collines où montent les cavaliers. Ils dirigent le mouvement des bronzes d'artillerie dans la terre tendre qu'un simple trot soulève. Une terre douce d'où le roi-opéra surveille ce qui se passe à la lunette et tout l'or de l'été croule à ses pieds dans un battage de tambour.

— Boucles de ses souliers.

La dame chez qui se rend un Guilleragues de vingt ans sait par cœur l'ancien, le nouveau testament. Italiens, Espagnols, elle a lu tous les romans. Oubliera-t-il de sitôt ces yeux gris, ces avoines de l'avenir ?

Bouteille fraîche et bousculade des jeunes gens dans l'escalier, il s'en soucie comme de colin tampion. Il préférerait trouver ambassade et partir à cause de cette reconnaissance de dette pour Bernard de Lartigue « fourni et porté dans sa maison quantité de viandes, poisson, vin et autres choses tant pour ledit en particulier que pour divers repas qu'il a faits en sa dite maison à plusieurs personnes de haute compagnie... » Donnez lui d'Assoucy, ses deux pages de musique, donnez lui les dés pour tuer le temps, partir à cause... Trois carrosses manœuvrent sur le quai, demi-tour ; Madame de La Guelte pousse au galop son cheval dans une prairie et le vent

relève sa robe sur sa cuisse à la satisfaction des gentilshommes de Monsieur de Conti qui basculent de rire sur leurs montures.

Bellessime dentelle, col au parfum de morue ! Il y a ceux qui ne lisent pas les gazettes « lard à poids lard à poids et balaine » gouverner, dans ce bruit du tambour qui bat sans cesse Gouverner, drapeaux, tours, ne pas tomber tenir encore un matin tête, dans l'Été qu'on encercle et qu'on cloue...

Dureteste.

Quand il monta sur l'échafaud à la fin de juillet, quand curieuse et déçue la ville en lui désavoua l'avenir, peut-être eut-il droit à la pitié d'un enfant, peut-être quelques-uns détournèrent-ils les yeux...

Lorsque je suis fatigué de feuilleter les paquets de mazarinades à la bibliothèque ou le manuel du folklore français, je sais deux petits bistrots où aller prendre un verre, histoire de se dégourdir les jambes, ce sont deux petits cafés bandits et blêmes, tristes comme les romans qu'on jette. Aussi, le plus souvent je préfère me contenter de quelques pas dans le passage Sarget. Je traverse la place Beaumarchais, je respire l'air dans la pluie, je chantonne et vous salue bien bas quand je vous croise, petites princesses légères d'aujourd'hui avec vos yeux de chevreuil et vos boucles d'oreilles lilas.

SEPT HEURES.

Avançons-nous veux-tu à l'orée indistincte des eaux. Il est un endroit où la berge, plan incliné, s'enfonce et se confond avec la masse endormie du canal, chrysalde gluante et glauque où les années reforment leurs anneaux pour préparer une mue innommable. Avançons-nous vers cette marge noire, vers cet astéroïde de la plume qui ne marque plus, luisant dans le cratère qu'il creusa, qu'un bornage confus d'absence et d'engloutissements.

Le canal est en vérité une machine d'insomnie. Sa courroie passe sans répit sur les poulies rouillées des rives. Les godets de sa noria remontent des liquides morts, les rumeurs étouffées qui tapissent le fond du temps. Une benne invisible glisse lentement dans cette galerie du songe et quelquefois les alluvions qu'elle charrie ont des scintillements d'orage minéral. Dans la brume, qui les poursuit, les remorqueurs ouvrent des yeux puérils de ruminants comme s'ils surgissaient hébétés d'un épuisant sommeil polaire ou d'un monde déjà immobile, à jamais frappé d'abrutissement. Ils déplacent à leur passage des amas charbonneux et flottants où s'avive toute la désolation d'un ciel strié de mâchefer et de mugissements. Ils fendent le froid d'une étrave tranquille, le froid qui sourd des lampadaires, des crevasses entre les pavés, du cœur calcifié des eaux qui bat plus

vite, comprimé par le flux du temps qui cherche à son trop-plein une matière perméable. Le froid se ramifie dans l'air, étend ses branches grêles, cassantes mais diaphanes, arbre en mouvement dans le vent, qui obéit aux impulsions de la lumière, à la rotation des ombres.

Reconnais-tu ce quartier éclairé du dedans tel un quartz qui ne laisserait filtrer sa luminescence calcinée que parcelle à parcelle, parcimonieusement, de crainte que la vie ne lui échappe sans retour ?

Reconnais-tu les boutiques frileusement blotties sous leurs stores, et leurs devantures d'éclipse où les articles exposés semblent depuis longtemps morts ou paralysés pareils à des poissons parmi les algues du néon ?

Nous avons vécu dans cette zone limitrophe où la ville subit au contact du canal d'étranges vitrifications. La clarté n'accoste ces quais, épuisée par un long parcours, qu'à l'état crépusculaire. C'est un territoire incertain qui possède son propre climat à l'intérieur du cercle urbain, climat de torpeur et d'humidité qui rend aux alentours toute l'existence poreuse. La verticalité de l'eau sur son assise y commande et modèle à son image les activités humaines. C'est son débit égal, coupé par le passage des péniches, par le déchargement des anthracites et des sables, qui établit dans la sphère qu'elle traverse le règne d'un silence centrifuge, si bien que la rumeur qui naît en son noyau — stridence de sirène ou grincement de grue — ne peut troubler que superficiellement la stagnation périphérique.

Pourtant le miroitement paludéen du canal opère dans les pores des habitations environnantes, par les portes et les fenêtres, la distillation d'une liqueur de lumière. Celle-ci n'est plus un fluide mais une substance coagulante, un caillot de particules qui obstrue les fissures, exsude de la brique et du ciment, adhère aux surfaces lisses, patine les choses, applique sur les murs un revêtement secondaire perceptible mais bizarrement rétractile au toucher.

Selon l'inflexion de ses reflets le canal a pouvoir d'infléchir la pensée et la giration des êtres autour de son axe. De tous ceux qui occupent, dans le domaine qu'il dessert, des alvéoles dissemblables, il peut à son gré ralentir ou accélérer le mouvement mental et la mémoire comme s'il possédait sur eux l'emprise qui régit les forces telluriques des volcans et des marées.

Ceux qui vivaient dans l'aire du canal, naviguant à l'estime dans leurs routines et leurs rêves, étaient alors soumis inconsciemment au mimétisme de ses eaux convergentes. Qu'ils fussent à table ou couchés, en proie au périlleux abandon de l'immédiat, sur la pente de la lecture, de la conversation, du repos ou de l'amour, ils se pétrifiaient soudain, submergés et dociles à l'influx secret du canal ; ils ressentaient en eux sa pesanteur et sa puissance ; leurs souvenirs et leurs regards, devenus affluents de cette ombre compacte, coulaient vers elle irrésistiblement, attirés par cette origine où chaque morceau du miroir humain veut se retrouver et se ressouder.

HUIT HEURES.

Nous avons vécu par ici, à ciel ouvert, dans le virtuel, dans l'indécis qui est l'état naturel du canal, qui lui donne cet équilibre antérieur à la raison, que nul événement ne vient contraindre.

Nous étions comme lui une carrière, non pas abandonnée mais cernée de blocs à l'équarrissage qui n'étaient pas de granit mais d'oubli. Des blocs l'un sur l'autre posés, cubes dissymétriques qui reformaient sans cesse, par leurs dispositions changeantes, une géologie de la mémoire. Sur ces bords défilèrent des promeneurs furtifs et affairés portant serviettes et cabas ; des femmes au visage de porcelaine fendillée, inexorablement atteintes par la grisaille et l'érosion que leur regard rendait visibles comme l'écume révèle en se retirant les pierres qu'elle a ciselées. Les enfants eux-mêmes, nourris par le canal de brouillards intermittents, y semblaient plus flous et fluets ; leur enfance s'attardait dans ces nappes diffuses où le feu vital est mis en veilleuse. Ils s'évertuaient entre l'indifférence et l'enthousiasme à franchir leur propre frontière, celle que marquait le canal perpendiculaire au quotidien. Mais leur énergie était retenue malgré eux dans ces régions marginales, ces terrains interlopes pour l'esprit, où l'émerveillement s'attache aux résidus des apparences ; recoins de cours énigmatiques, couloirs débouchant sur le vide, agglomérats de ferrailles rouillées, rebuts de toutes sortes qui avalent pour eux la splendeur d'un paroxysme du chaos dans ce décor trop uniforme où le canal et son empire de scories était le seul pourvoyeur d'insolite. Les autos évitaient ces parages mal repérés, craignant peut-être d'en subir l'hypnose et une fois arrêtées de ne plus pouvoir s'échapper, de devenir à leur tour somnambules, revenants mécaniques animés désormais par envoûtement. Leurs phares s'allumaient,

déments, et laissent dans la nuit comme une traînée poudroyante le pressentiment d'un naufrage.

Parmi ces immeubles fantômatiques qui rêvaient tout haut et dont le rêve se résorbait en fumée ; parmi ces ponts et ces passerelles qui défiaient le néant de leurs enjambées de métal vers un ailleurs jamais atteint, souviens-tol nous avons vécu, nous avons rêvé...

Le canal remâche interminablement la frange d'un sillage persistant qui ondule et s'effrite. Une roue à aubes, dans ses profondeurs, brasse le temps, façonne et détruit indifféremment des formes toujours éphémères.

Au cœur de la ville il instaure une dynastie, une durée étrangère à la nôtre, où les proportions des choses, l'espace quadrillé des rues, la pesanteur des immeubles riverains, se modifient sous l'effet d'un clivage patient.

La pierre perd la face et s'amollit en ce miroir mobile, et la stabilité du ciel parfois s'y trouve démentie par un tressaillement de ses limites, un vertige de couleurs désorientées traversant les nuages bas par myriades d'ailes convulsives. C'est alors dans l'air inversé du soir une migration d'oiseaux épouvantés par la prescience d'un séisme, ou, lorsque vient l'hiver et que le froid forge une chaîne pour les eaux, magnétise ses molécules, convertit en métal chaque frémissement, le canal retient en ses maillons de glace des lambeaux oubliés de réfractations, des opalescences déviées de leur source, des étoiles laiteuses éparpillées dans cette panique de la lumière, des planctons de crépuscules suspendus entre deux eaux ; et dans ce kaléidoscope d'éclatements et d'éclaboussures des rues tournent et disparaissent parmi les tourbillons ; des linges vagabonds tendent leurs manches veuves dans le vent, désespérés ou funam-

bules qui marchent sur le fil de l'ombre, éblouis par leur propre rêve et qui vont s'engloutir à son premier remous.

NEUF HEURES.

Ecoute la voix sourde de la ville qui nous parvient perçant les vitres, entrebâillant pour nous le coquillage clos des volets et des murs. C'est le spectre d'un corps lointain, et le canal peu à peu réduit son opacité, révèle ses rales et ses veines, comme s'il possédait le don, émettant ses ondes obscures, de rendre translucide le monde qui l'enveloppe.

Et quand l'amande du mystère apparaît sous l'écale, en un bouillonnement d'hyposulfite s'accomplit la décantation des images latentes. S'animent aussitôt des êtres mille fois rencontrés et jamais reconnus ; des gens à leurs travaux, tractations et lubies ; des ménagères, des ivrognes, des ouvriers que rejette le soir sur le littoral de la lassitude et qui sont saturés de sel, recrues du ressac d'une longue journée. Ils lisent sous la lampe un journal qui prolonge à leurs yeux la morne coulée des eaux, et machinalement d'autres signes se perdent, vagues mortes dans les replis des pages. Ou les voilà déjà qui s'assoupissent face à l'écran du récepteur, cage de verre où brûle le phénix de l'illusion, et parfois le reflet d'une flamme plus forte les tire de leur somnolence. Ils retombent dans le filet fuyant des fantasmagories ; il leur suffit de s'abandonner à cette houle sous-marine, de s'y laisser flotter, spores parmi

des spores de pensée végétative.

Puis ce sont des amants qui surgissent de l'ombre et le canal les a si bien accordés à ses propres cadences qu'ils sont pareils à des écluses. Violente et douce en leurs enlacements l'eau qui monte les porte à ce niveau de l'être où l'on croit atteindre une éternité enfin étale et navigable.

Et des vieillards partout, les doigts dubitatifs, refont le puzzle de leur vie. Il y manque des fragments, des joints que l'on ne peut plus retrouver. Certains n'ont plus de forme et leur contour n'épouse que l'absence. D'autres sont effacés comme des cartes trop battues et ils s'efforcent obstinément de reconstituer et de se représenter l'instant unique et fugitif dont ils absorbèrent l'empreinte. Ils recommencent indéfiniment cette patience de l'esprit qui substitue au pouvoir du présage la divination du passé, née du désir déchirant de se l'approprier, de le changer selon le jeu des hypothèses.

Ecoute les pas et les voix, les enfants répétant leur leçon de choses, les choses répétant leur enfance ; les pianos descendant par degrés sonores jusqu'en ce puits profond au centre de la terre où dort la musique des éléments ; le grincement des escaliers, sombre gréement des maisons, meute surnoise qui nous cerne, escalade nos vies avec des rampes et des crocs ; et les ménages que l'on fait dans un défroissement de linges et de draps d'où tombe la cendre des nuits ; le bruit de l'eau partout qui sourd et qui bourdonne comme si d'étage en étage le jour naissait de son ruissellement. Ecoute l'écho plus secret des fatigues et des défaites, des renoncements et des regains, des

amours consumant la lumière, des douleurs infinitésimales qui parcourent chaque existence comme une procession d'insectes noirs.

Le canal strie de cercles successifs — ceux d'un enfer ou d'un cerveau de pierre — ce secteur chancelant de la ville, dénaturé par des greffes incohérentes, vestige abâtardi d'une ancienne campagne culbutée dont flottent encore de çà de là les relents et les mythes.

Il cerne de ses circonvolutions diverses catégories de concentrations humaines. Au confluent de deux embranchements qui font des Abattoirs une forteresse flanquée de douves, un lac triangulaire s'est formé, un réservoir artificiel de silence et d'amnésie où le ciel adhère à l'épais des eaux, de sorte que leur fusion, dans cette poche intérieure du temps, produit la condensation d'une matière homogène et dormante. Ce carrefour est clos par des écluses mais laisse béant l'horizon, et seule attire le regard, dans ce désert de murettes rasantes et de toits isocèles, une anomalie de l'espace qui fait surgir verticalement vers le Nord, dans une région d'où l'insolite semblait proscrit, la plus fabuleuse concrétion de l'inconnu. Cette excroissance pyramidale de la pierre et de la démence; cette tour de Babel qui n'est pas le reliquat d'une civilisation disparue mais le fruit pétrifié du fantastique contemporain et d'un caprice architectural qui préfigure les paysages oniriques de Chirico, n'est en fait qu'un de ces monuments de l'industrie moderne implantés comme les gazomètres aux confins équivoques de la ville.

Ce n'est donc qu'une minoterie géante, et l'on n'amasse pas en ce silo le songe mais le blé. S'il montre le masque massif de l'exceptionnel, le monstre de Pantin est ainsi voué par l'usage au plus banal des symbolismes, car c'est le pain quotidien des hommes que l'on prépare et que l'on traite en ces entrailles de béton.

Mais le canal, placenta de l'étrange, nourrit encore dans ses flancs ou provoque par influence d'autres proliférations. Ces nœuds gordiens du prodige, il ne les tranche que la nuit pour éviter d'en révéler la nature inquiétante. On aurait tort de ne pas se défier du côté paisible et familier de leur apparence car ce n'est une fois de plus que supercherie pour détourner l'attention de ce courant d'horreur secrète et d'égarément qui traverse le quotidien.

Le canal délimite en fait le domaine public de la mort. A sa bordure gauche, entrecoupé d'édifices fuligineux qui lui servent de paravents, commence le quartier des boucheries et des conserveries de viande qui complètent, à l'échelle artisanale, l'œuvre brute des abattoirs.

On n'entend pas le piétinement sourd des troupeaux que l'on conduit à l'hécatombe, ni le mugissement des bœufs que l'on abat. Ces migrations animales s'effectuent discrètement dans l'ombre selon le rigoureux cérémonial d'un culte clandestin. Seul un roulement continu le long des berges et des quais trahit l'approche des convois, leur succession régulière, ce manège de mort sans fin recommencé et dont le canal fait tourner l'orgue de barbarie. Partout plane comme un encens le lourd parfum sacrificiel dont le relent se mêle à celui des eaux indolentes. Et les bouchers qui sont les peintres de la mort convertissent la chair et le sang en abstractions rouges. Dans leurs ateliers ténébreux on pratique avec précision des études d'anatomie, des salaisons de couleurs mortes, des dépeçages de détail, l'on équarrit au hachoir des sculptures encore fumantes et indéchiffrables, et l'on voit pendre à leurs cimaises non pas de ces natures mortes d'où la mort en fait est absente car ils n'en sont qu'une image immobile et privée de sa perspective, mais ces vrais miroirs de la mort, de la mort dans son mouvement, de la mort pantelante et crue, cruelle comme une mutilation, stridente comme un cri, de la mort déjà bleue, fardée de khôl, ivre d'alcool et impudique,

ces miroirs violents de la mort que sont, dans la lumière pourrissante du canal, les quartiers écorchés des bêtes.

DIX HEURES.

Nous avons vécu, nous avons rêvé dans cette odeur de la mort qui flottait, sombre laltance de l'espace. Et peu à peu autour de nous la mort marécageuse s'étendait en ondulant avec ses miasmes et ses fièvres. Elle montait insensiblement jusqu'à nous, d'étage en étage, au plus intime de nos chambres, se coulait dans les creux, dans les lits, dans les plis, ultime émanation d'un monde gangrené qui ne laisserait après son agonie que ce souvenir délétère. Mais nous avons vu le canal, tandis qu'il poursuivait son œuvre dissolvante, agir en même temps sur les gens et les choses, devenir au grand jour ce laboratoire où le bizarre et l'aberrant étaient objets d'expérimentation, d'alchimies neuves et barbares.

La capitainerie des eaux évoque un poste de douane à cette frontière imprécise où la ville caméléon dévie et prend couleur de sa banlieue. A la pointe de sa plateforme venteuse elle commande un jeu mouvant de perspectives, de dispositifs hydrauliques qui sont aux scènes du canal, simultanément orchestrées, des machineries d'opéra.

Trois fosses latérales se partagent cette île à cheval sur le vide et l'eau, l'effervescence et l'inertie. Il suffirait sans doute d'une erreur dans l'aiguillage des écluses, d'un délire soudain de cette horlogerie de portes et de pompes pour la contraindre à s'animer. On la verrait se déplacer, prendre le large,

pareille aux barges qu'elle berce, pour obéir enfin à sa vocation réprimée de péniche faite pour fendre l'infini.

Chaque fosse est le lieu d'un invariable ballet où les eaux jumelées font contrepoids au ciel. Celle du centre est un faux réservoir, un stratagème mécanique, le fléau mort de cette balance des eaux. Au fond de ce théâtre vide qui laisse apparaître ses plinthes seul règne encore le décor à peine submergé, stagnant, une léproserie de mousse et de végétations. La vie active du canal se concentre donc dans les deux bassins parallèles où s'effectuent selon un rythme immémorial le transit des chalands et le transvasement des eaux. Sur l'un des bords du terre-plein une sorte de gouvernail prête un semblant de preuve à la supposition que l'île est un navire pétrifié dans son erre et toujours sur le point de reprendre sa course. Au long du pont abandonné, des tubes en rotation, d'énigmatiques engrenages, poursuivent hors du temps un manège analogue à celui de nos rêves qui font en nous s'ouvrir et se fermer d'invisibles vantaux sous la pression de trop d'images retenues.

Chaque extrémité du quadrilatère est sertie d'un jardinet, réplique aux facettes de l'eau du prisme mobile des feuilles investi d'un feu volatil. Celui du Nord, en contrebas, quasiment suspendu au ras du canal, forme une demi-rotonde plantée de maigres peupliers. La muraille qui le surplombe divise en deux son univers, mais la part d'ombre qu'il supporte a pour contrepartie la face inverse d'un miroir vénitien où la vue s'élargit miraculeusement sur un paysage lacustre, une enclave de calme, une nappe laiteuse au cœur de l'émeraude, qui échappe aux lois de la ville et que la courbe de deux ponts clôture au loin tels des arcs noirs qu'aurait enfantés par diffraction la lumière.

Le jardin opposé, possession de l'éclusier, avec sa barrière ajourée qui ceint également son pavillon peint de gris et de rose, ses linges déployés au vent

comme un vol de drapeaux parlant langage de couleurs aux mariniers, s'avance en figure de proue à la fourche des deux canaux de l'Ourcq et Saint-Denis, là où commence un autre monde singulier, un ciel brisé et découpé par la structure en dent de scie des nouveaux abattoirs, le marché aux bestiaux où l'on entrevoit par moments des troupeaux qui tournent indéfiniment, tout un village désolé sur l'autre rive, dans la confusion des dépôts et des ruines, un délabrement inexplicable de maisons, éventrées et décapitées, des façades noircies, des pans spectraux de murs où la mémoire s'est figée de quelque cataclysme et qui écarquillent leurs yeux de démesure habités par l'ombre et le vent aveugle, de l'autre côté du canal, de l'autre côté de la vie.

ONZE HEURES.

Par des matins pareils à des métaux portés au rouge et refroidis au contact du canal, nous avons vu sortir de leur taupinière le peuple hagard des tripiers avec leurs tabliers maculés d'une écume de mort et leurs bottes de caoutchouc ; les éboueurs battant à chaud le grain noir de l'ordure livré aux broyeuses bovines ; les boutiquiers qui bourdonnaient devant leurs éventales, déballant déjà des cageots avec des gestes d'embau-meurs ; les écolliers déferlant de toutes parts encore emplumés de sommeil comme un effarement de coqs dans la paille des métalries.

C'était une petite vie, faite de sciure et de limaille, une vie déjà élimée comme un vieux rideau de velours effrangé qui laissait entrevoir une misère plus secrète et plus ancienne, des âges de contrainte et de silence, des faims jamais rassasiées

accumulant sans fin leur cendre ; et les maisons contaminaient les hommes, leur vétusté les vieillissait précocement, les dégradait ; puis vint un temps de mutations hétéroclites, le canal coulait, immuable, et pourtant souviens-toi, tout bougeait à ses bords, les jeunes gens sifflaient des airs étranges nés du crépitement des électrons, et dans un tremblement de marnes endormies bouleversées par les forages surgissaient du néant de nouveaux mégalithes, monstres de verre et de béton, de grand immeubles paradoxaux clouant sur la pâleur du ciel l'étonnement de leurs fenêtres fissurées.

C'est le Nord. Le nourricier. Cordon ombilical des eaux, des aubes boréales. Le Nord qui tourne sur son axe comme un tournesol sur sa tige. Le Nord est par essence noir, dérivé des sèves nocturnes, des profondeurs carbonifères où s'éveille le diamant.

Né du Nord le canal a vu se former dans sa veine un caillot de reflets, de feintes, de fantômes, une Venise négative qui contrefait le souvenir dont elle est possédée, une Amsterdam réduite au simulacre, au travesti de sa lumière maritime. D'un pôle hypothétique à l'autre, passerelles et ponts jouent au saute-mouton des mirages. Ils n'interrompent pas le défilé des rives mais sont plutôt, parenthèses de fer, l'articulation d'une écriture transitoire où seul le ciel demeure indélébile.

Les ponts sont les pasteurs abandonnés du cheptel transhumant des ombres et des roues. Ils tendent vainement leurs filets rouillés dans l'espace, et tout fatalement les fuit, les flots, les foules et les trains. Et pourtant c'est par eux que le temps franchit le canal, convoi sans fin venant du Nord par les brouillards et les triages, bringuebalant sans bruit sur le ballast où l'avenir et le passé se perdent parallèlement.

Chaque pont aboutit à sa propre réponse en cet univers de rébus. Chaque jour, le long des quais où les crônes dressent leur cou de brontosauve, se noue une nouvelle énigme épaississant l'anonymat partout multiplié du dénuement et du disparate.

Un petit café d'autrefois Chez Louissette est resté posé comme un œuf absurde au pied d'un mastodonte. Ici cessent le mesurable et l'habitable. Car ce cube massif et blanc d'aluminium dominant de très haut les maisons d'alentour n'a pas été conçu pour abriter les hommes, fussent-ils prisonniers de cette Bastille de l'impossible, mais pour leur rendre désormais sybillin ce qu'ils voient, ce qui les environne, ce qu'ils croient être le produit de leurs spéculations. Cet inquiétant sarcome de la ville est fait pour désaimanter leur raison et plonger leur regard éperdu dans la corolle même de l'arbitraire. Le bâtiment principal, surface mate, hermétiquement close, au métal légèrement ondulé, sans autre orifice qu'un carré grillagé au sommet de son côté gauche, est à l'évidence un réflecteur du futur où s'effectuent déjà d'incertaines osmose, et les mythes humains, les songes du canal, les diastases du soleil, y forgent en se combinant leur phosphorescence identique.

Crématoire, pile atomique ou lieu d'autres chimies ? Rien ne permet de deviner en cet ouvrage inexplicable ce qui se crée et ce qui meurt, quelle matière en ce creuset, ou quels ferments révéulsifs de l'esprit opèrent leurs métamorphoses.

En bordure du canal l'édifice hybride change encore d'aspect et présente un nouveau mystère. Un parallélépipède bleu nuit s'adosse transversalement à son jumeau géant. Il ne possède pour ouverture qu'une porte disproportionnée dont la hauteur égale de moitié celle de la façade, et, en corniche, à son arête supérieure, une étroite baie, frise vitrée qui fend de part en part le bloc compact. L'ensemble, contraste provocant au milieu des taudis et des vestiges d'un autre âge, préfigure dans la clarté lunaire du canal ces cités de l'espace où les hommes

vivront à l'intérieur de leurs observatoires, manipulant tels des prélèvements soumis au tri de leurs machines les images germantes des mondes.

MINUIT.

Pardon Monsieur pourriez-vous m'indiquer la rue... A gauche, puis à droite, prenez tout droit après la place du Marché... Prenez tout droit, prenez le temps, la route est rectiligne, le canal est à sens unique, et pourtant à jamais vous vous égarerez dans les tangentes du destin, les impasses aveugles, les apparitions qui naissent de la pierre en pointillé aux tatouages de la pluie. Tenez la pharmacie fermée qui met subitement en croix ses deux bras de néon pour y clouer l'informe ; l'église et le square adjacent qui s'enfoncent au ralenti dans l'âge des glaciations ; le pont-levis avec ses pylônes de fer, ses câbles, ses poulies, son appareillage infernal qui déclenche au loin le surgissement par une brèche ouverte entre les deux versants de l'ombre d'une autre coulée d'inconnu, et le plan des eaux s'y fait évasif, plissé de sombres cillements, scindé au dernier souffle de la vue par une fine passerelle arquée, au centre de laquelle — problématique oiseau-cyclope portant sa huppe de lumière — un réverbère brille à l'aplomb d'une horloge ; tenez encore, en son retrait, le petit bar aux vitres dépolies où l'on perçoit confusément un bruit de dés coupant les voix et les syncopes éraillées d'un juke-box : ils guettent, ils veillent, ils éplent leur prole nocturne. Ils tendent leurs collets de trompe-l'œil et d'utopie

aux passants attardés qui se hâtent vers des gares boulimiques, aux promeneurs du hasard qui atermolent entre les accidents d'une exploration aléatoire, aux ivrognes prêts à tomber dans le panneau de l'incompréhensible. Ils ouvrent leurs pupilles nyctalopes. Ils préparent pour les pas indécis des trappes qui sont les droséras du mystère et qui s'ouvrent toujours la nuit, escamotant aussitôt les traces de ceux qu'elles condamnent à déambuler dans ses dédales.

Beaucoup disparaissent ainsi dans l'interstice d'une rue, dans une encoignure béante, dans la crevasse qui soudain sectionne les ténèbres.

Où est la rue ? Où est la droite ? Où est la gauche ? Mais la rue a perdu le sens. La rue elle-même s'éteint, s'esquive, se dissout dans la buée qui monte des boutiques, des caniveaux, des portes disjointes, des lanternes à l'agonie. La rue elle-même coule à pic dans le canal avec son fret d'êtres et de rumeurs.

Toute une ville insoupçonnée, toute une ville en filigrane avec ses docks, ses grues dressant leur grément peint au minium, ses étages d'incertitude, ses projecteurs pratiquant sur le ciel leur pyrogravure, ses bivouacs de machines, ses crassiers de cokes sur les quais, ses myriades de clignotants d'où pour les promeneurs émerge au long des boulevards le rougeoiement d'une galaxie en fuite.

Toute une ville à la dérive des pavés, avec ses alphabets de fenêtres alternativement allumées selon le code indéchiffrable de la vie, ses trottoirs éventrés où s'enchevêtrent les nerfs, les tendons et les cartilages d'un corps d'ordinaire secret, sans limite et tentaculaire, livré à l'anatomie, un être viscéral dont les convulsions et les rêves, comprimés sous l'as-

phalte, font retentir l'orgue enterré des canalisations. Toute une ville en proie aux fièvres volcaniques, aux oscillations folles de son cœur qui tourne comme une grande roue d'escarboucle et d'incandescence.

Toute une ville qui s'éparpille et se divise, se fragmente et se multiplie, se crée elle-même sans cesse, parthénogénèse de pierre, et qui se couche enfin dans le canal, litière de nacre et d'écailles, comme un animal exténué par une interminable course, encore palpitant d'odeurs et de lumières, pour y connaître enfin la douce rémission de l'eau matriarcale.

Le canal entre alors dans sa seconde vie, faite d'affleurements et d'efflorescences, de partitions et d'amalgames. Traînant le lourd charroi des jours hors des limites de la ville, vers les banlieues qui dorment sous la braise avec leur bétail de balises, le canal dénoue ses algues d'éblouissement, lentes nattes tordues sous les doigts des sulfures, et les colliers de ponts dont il jette aux passants les perles mortes. Il emporte loin des faubourgs tout un butin d'aventures volées, les gemmes du sommeil des hommes et les noyaux d'inexprimable en eux que camoufle le jour et que la nuit dénude.

Il traverse en les révélant des palais de pétrole et d'orage et ces plantations de statues qui se pétrifient à heures fixes sur ses bords comme un noir ballet d'automates. Il invente pour les péniches et les rêves des mariniers l'écran mobile d'un radar auquel la ville offre son paysage à transformations, ses façades truquées par la magie du mouvement, ses papiers découpés dans les apparences, sa décalcomanie machinalement poursuivie qui permet au canal de se nourrir de notre vie, de la revivre loin de nous et de la transformer selon des rythmes natatoires à cette embouchure du temps où la durée n'a plus même mesure, où s'accomplit l'érosion dernière de nos jours, et la mort n'est plus rien que passage furtif, équilibre d'eau clapotante d'une écluse à l'autre, éternellement.

1.

on broie trie fait flotter lave
ou fond avec des fondants la partie
stérile terreuse
se trouve éliminée on traite alors
par voie sèche ou humide ou électrique
(on fond encore on réduit grille et calcine
précipite) — le corps qui se détache de
sa gangue
qui s'arrache à la douceur paralytique

2.

de torpeur lourd et tiré vers sa base
et aspiré par le noir — ou au contraire
et pareillement sans poids la moindre
impulsion
le faisant envoler et perdre

et cependant jamais plus haut ni plus bas
et jamais plus au loin ni plus au large
ni mû selon un autre espoir

3.

tout entler masse qui tend à souffrir et à
s'avancer

il
parvient à l'arc extérieur à la limite (cette voie
touchant alors le mur circulaire)

est obligé de voir qu'ici
se brise
taches opaques rouges
taies la vitre d'insondable l'ouverture

4.

il a horreur il a horreur et il désire
Il recule dans sa forme cherche son centre
le temps de recourir à la source perdue
d'oubli visage en pleurs que des mains
couvrent
des souffles de la terre
renversé et bercé
dans l'air épais sans mémoire

5.

éclipse de l'étoile mais présence
de la roue dans l'ombre
horizontale et immobile — mais empreinte
du nombre clos

il va se rassembler il va s'ouvrir couché
et renversé encore il va se révolter atro-
cement dans la lumière

6.

les membres déjetés les traits
distordus et rompus
hors de son commentaire au cœur
de lui-même ou de sa fiction
Il parle — lèvres d'ombre mais matérielle
bouche portant le fard splendide

7.

il voudrait fuir ce lieu trop blanc
et sa propre blancheur dont se rapproche
celui cela (il faudra le nommer !)

qui va prouver la dépossession et il rappelle
à lui
« sa » parole « le rempart de sa parole »
murs reflets

non « pas le plus petit espace
la moindre seconde — tout
est couvert noirci »

8.

et tout peut se nommer existe hors de
portée
plein et l'entoure
ce qu'il dit de « ses meubles » par exemple
et il décrit

« ses meubles » « son miroir » où
avec les livres qu'il a lus les titres

« tous les détails — une dé-scription
minutieuse »

9.

Elle le dissimule Elle l'entoure visqueuse
sur le vide entrevu fermant et refermant noire
de l'être Elle est dans l'antichambre sur le manteaux
où s'égoutte le plomb où se débattent
les retards les longs détours seuil

10.

mais ce qu'il fuit lui est déjà présent déjà
son ventre cela écrit un nom sa bouche sur
et ce n'est pas son nom et il y a d'autres l'énonce
phrases tout un laci — qui veulent être noms des
répétés

J'ai marché ce matin vers ce qui n'était déjà plus la lumière. Je suis pauvre, c'est le cri qui veut ça. Que dire encore, Torem. Comme la vie a vieilli depuis que tu l'as déshabillée. Le salut est dans la révolte, dans le passage du lac au torrent. Tu n'es rien qu'une molécule d'eau qui ne saura jamais le voyage. Les flux s'écartèlent dans mon sang, je t'ai mis au centre de mes doutes et du sourire où ils prennent corps ; tu marches sur mes dents. Le désert dans son sable crisse moins que ta peur sur mon souffle. Affame-t-on la montagne pour lui apprendre ses flancs ? Elle connaît sa chute mieux que le voyageur oblique qui la griffe.

Je me tais mais l'absence des mots n'est pas encore l'oubli. A peine le silence. Oh, je t'ai vu courir si souvent contre ta destinée. Tu refusais un labyrinthe et je me tenais toujours au fond de cet autre où tu fuyais. Ariane et Minotaure, le fil de mes doigts t'étranglera moins que l'angoisse griffante. Je suis douce sans la saveur des langues. A peine plus pâle que l'indistinct quand il finit son cri. Tout est rumeur pour qui sait ne rien dire ; paroles, pour qui à trop entendre se lasse. N'ai-je pas usé tous les plis de ma voix au fer chaud de la tienne, ne m'a-t-il pas forée d'un serment initial dans l'humide éclaté ?

Où t'ai-je déjà rencontré ? Qui te raconte si tu me parles ? Un oreiller mugit quand je m'endors sur ton sourire. Coule en moi le palais où tu souhaitais

vivre, ses portes tournoyantes sous la pression des sèves, ses cascades où les miroirs se brisent et fondent dans le flou lourd des corps. Ne sois pas solitaire ni avare du pays que tu m'as donné. N'avons-nous pas mêmes clés pour ouvrir les chairs ? Pourtant, nous mourons tous d'un printemps éclaté.



Saisons ! il y a un passage où la liqueur de vos étés me tue. Non la soif. Non le feu. Mais la cendre presque pluie du ciel intermédiaire entre la terre et l'ombre. Ce caprice où frissonne le temps avant de se poser, l'attente prisonnière dans la vallée des paumes, le chant quand il se tait, la voix quand elle se perd.



Je te parle toujours de cette aube liquide dans ta main, son sourire habité par la pluie. Réponds, puisque tout parle d'une voix fuyante sous nos langues, puisque le corps déteint sur la blancheur du lit.

Aux mille tours de ton absence, un seul créneau où je t'attends !



Prends le ciel à témoin, il fut clair avant moi !
Nie l'ombre à ton chevet, elle te prolonge moins
que moi !

Reste sourd, tout se taira !



Nous n'avons pas touché un seul cheveu du temps. Il blanchira sans nous. Où es-tu, sans vallée et sans creux ? L'eau roule dans son bruit la confusion des larmes. Ecoute-moi puisqu'elles ne t'ont rien dit : les

frissons témoignant nos nébuleuses nuits j'ai pâli
sous le ciel que ton sang m'a donné...

...me reste l'infini pour me déconsteller !



J'ai éteint tous les paysages derrière moi.

Dans mon sang n'est resté que la flamme d'un
vent affolé de ses ailes. Tout ce qui l'habite m'a
trahi : l'envers de l'ombre, la fumée ; les nids com-
mencés sous ses doigts, l'appel des trains noircissant
l'infini.

Je n'habiterai plus jamais de pays neuf.

Les mots ont pâli sous ma langue et pris leur
nacre sur mes dents. Chaque herbe inscrite sur ma
peau, chaque arbre qui frissonne avant de s'effeuiller,
ni l'automne, ni même cette saison intermédiaire
entre le regard et l'œil n'effaceront l'empreinte du
vide dans sa pérennité.

Tout appartient à l'ombre et tout retourne au froid.

Fugitive de l'aube à son baiser, la journée voyage
sans moi. Hantée d'étreintes dont on fait les hom-
mes, de cris dont ils sont issus. Loin des molochs
jaunes aux enseignes saignantes, préservez-moi de
l'aube qui porte ce bagage ombrageux, du murmure
serpenteant des nécropoles voyageuses aux hématodes
assoupis. Une rue m'est entrée vrillante dans la tête
comme une aiguille ouvragée. Tapisserie du vide, ma
mémoire s'en va par là : insécable veilleuse. Fina-
lement la fumée aura raison de tout. Je n'attiserai
plus que des minutes refroidies. Tout ce que j'ai
vécu s'estompera dans la limpidité de l'effacement...

Où vont les paroles parlées ? Les regards regardés ? Les visages envisagés sous l'amour ou la haine ? Quelle errance ce repos, quelle lenteur cette fulgurance ! Piteux manège cet infini ! Que ferons-nous dans ce néant prochain ? Ne deviendrons-nous pas ce qu'il est comme la force centrifuge vous happe dans sa démente, effrités aux paysages du vertige. Impalpables résidus du vent !



La poussière aussi est un capital ; l'oubli l'air qui la soulève, l'apparence où elle prend corps le don du néant à la terre. Où aller, vers qui ? Nul désespoir à endosser, il n'habille que les corps chauds, les détrousseurs d'astres morts vers la ruée lactée. Du Babel des oiseaux tapageurs aux boursoufflements des taupinières, il n'y a que la lumière et l'œil où elle s'inscrit. Que d'enchevêtrements ! D'inutiles lueurs, d'espaces convertis en lunes, illusoires escales. Que de stridences dans le bruit, de grincements au sourire. Quel frisson la tiédeur !



Le temps de reculer, de s'élaner. Une minute de silence avant la chute de l'autre côté. Le voyage aura lieu dans un cocon de ferrailles, la métamorphose éclatée en loques et en reflets. L'oubli aura son masque de chair et l'ondulation des sèves qui rampe sous la terre mobilière son océan de sommeil où les miroirs aussi rêvent leur éternité. Je vivrai un autre jour, une autre année lumière, dans l'immensité réversible des vents, une saison d'ombre dans chaque fruit, quand je serai locataire maritime des houles, passagère des poussières, clandestine du temps.

● **Avertissement**

Il y a peu de domaines littéraires plus envahis par la légende (dans ses manifestations les plus variées : flamboyantes, « touchantes », ou simplement stupides) et aussi mal servis par les éditeurs (au moins en France). Il n'est pas question ici de présenter une défense et illustration d'une poésie qui n'en a aucun besoin, mais de donner aux lecteurs intéressés les éléments d'une bibliographie. Disons tout de suite que cette bibliographie ne prétend être ni exhaustive ni impartiale. Les lecteurs d' « Action Poétique », plus savants, plus sagaces et/ou plus acharnés en signaleront, nous l'espérons, les omissions les plus flagrantes. Bien des livres mentionnés ne sont lisibles que dans les bibliothèques universitaires françaises ou étrangères, épuisés en librairie ou inaccessibles en France. C'est dire qu'on ne peut pas encore lire les Troubadours (ou les minnesänger) sans effort.

● **Plan**

Nous envisageons **principalement** la tradition de poésie lyrique, dont le plus ancien exemple conservé (1) est celui des poèmes du troubadour Guillaume IX d'Aquitaine, qui composait en langue d'oc et vécut dans la moitié du XI^e siècle (Il ne sera donc pas question ici (du moins directement) de Tristan ou de Lancelot). Cette tradition est attestée en plusieurs langues, en plusieurs pays et plus ou moins tardive-

(1) à l'exception de certains fragments (VIII).

ment. Les principales « branches » en sont (les dates sont approximatives et les divisions assez arbitraires, surtout pour les italiens) :

I. Troubadours, en langue d'oc, 1080-1300.

II. Trouvères, en français d'oïl, 1150-1300.

III. L'école dite « sicilienne » (1200-1250) et ses imitateurs de la péninsule (milieu et fin du XIII^e siècle).

IV. Le « dolce stil novo » (y compris la poésie de Dante, à l'exception de la « Comédie ») (fin du XIII^e, début du XIV^e) (nous ne comprenons pas Pétrarque dans ce chapitre).

V. Les troubadours catalans et les poètes catalans d'inspiration « provençale », jusqu'à Auzias March (début du XV^e).

VI. Les poètes « galleyo-portugais » (XIII^e et début du XIV^e).

VII. Les minnesänger : langue allemande (1150-1300). On peut y joindre, se rattachant moins directement à cette tradition mais étant généralement (à tort ou à raison) considérés comme lui étant apparentés :

VIII. Les fragments récemment découverts d'une lyrique amoureuse profane mi-arabe mi-romane (« arabo-andalouse »), dont les plus anciens témoignages sont très antérieurs à Guillaume IX.

IX. La poésie latine profane du Moyen Age.

Nous nous bornerons, pour chacun de ces neuf « chapitres » aux livres (rarement aux articles de revue) consacrés à des présentations, à des études des concepts poétiques essentiels ou de prosodie, à des anthologies et aux éditions (principalement les éditions bilingues) des œuvres des principaux poètes connus. Nous donnerons des références très sommaires concernant les questions d'origine, de langue, d'histoire... ; enfin nous terminerons par la doulou-

reuse question de la transcription des mélodies conservées et la plus douloureuse encore question de la discographie. L'ensemble de ces données sera réparti sans doute sur plusieurs numéros de la revue (en tenant compte des additions et rectifications et remarques de nos lecteurs). Les anthologies « comparatives » i-e touchant à plusieurs domaines seront recensées dans l'un des chapitres (et donc non répétées). Les références sont numérotées.

troubadours

● Ouvrages de référence

Il n'y a pas de présentation d'ensemble satisfaisante de la lyrique troubadouresque. Le livre qui en tient lieu (encore aujourd'hui), par l'ampleur toujours inégalée et la sûreté de ses données de fait est

(1) Alfred Jeanroy : La poésie lyrique des troubadours (2 volumes), Privat, Toulouse, 1934.

Il souffre de deux graves défauts :

— il est introuvable

— l'auteur déteste la poésie des troubadours. D'ailleurs il n'y comprend pas grand chose.

● Introductions sommaires

Il faut donc se rabattre sur des introductions, plus ou moins rapidement et sérieusement faites ; citons

(2) J. Rouquette : La littérature occitane (Que Sais-je), 1968.

extrêmement médiocre. Les quelque 30 pages consacrées aux troubadours contiennent une densité particulièrement forte d'affirmations hasardeuses et d'absurdités péremptoires,

(3) Ch. Camproux : Histoire de la littérature occitane, Payot, 1953.

recensement et bibliographie (à jour en 1955) de toutes les données intéressant la métrique de la « canso ». L'équivalent n'existe que pour les Portugais (et depuis 1967 seulement!).

● **Anthologies** : Les quelques anthologies anciennes étant à la fois introuvables et médiocres, nous ne mentionnerons que celles qui sont, en principe, accessibles actuellement au lecteur. Il n'y a malheureusement pas, à l'heure actuelle, d'anthologie satisfaisante des troubadours, c'est-à-dire donnant, avec les textes originaux (restitués) un nombre satisfaisant d'exemples suffisamment commentés (une lecture « naïve » étant bien dangereuse).

(12) R. Nelli, R. Lavaud : Les troubadours, Desclée de Brouwer, 1960-1965.

Le premier volume contient les « romans » occitans, dont l'admirable *Flamenca*.

Le deuxième volume, précieux et riche pour tout ce qui n'est pas l'essentiel, c'est-à-dire la lyrique amoureuse dans la forme « canso », est malheureusement insuffisant dans ce domaine.

L'ensemble reste indispensable, malgré ces réserves.

(13) F. Igly : Troubadours et trouvères, Seghers.

Préfacé par Audiberti, un choix quelconque, des traductions bien mauvaises

(14) A. Serry : Anthologie de la poésie occitane, Stock.

une quarantaine de textes appartiennent aux troubadours. La traduction, aux rares moments où elle ne se veut pas poétique, est acceptable.

(15) P. Bec : Petite anthologie de la lyrique occitane du Moyen Age (Aubanel).

Petit mensuel universitaire. Trop peu de textes, mais bien divisés, bien présentés. Beaucoup de bonnes anthologies ont été faites, ailleurs qu'en France.

Citons, parmi les moins anciens titres :

(16) M. Boni : *Antologia Trobadorica I*, Bologne, Ricardo Patron, 1960.

(17) L. Cocto : *Lirica Trobadorica*, Genève, Falcolnelli, Ghianda, Vitali, 1958.

(18) E. Lommartsch : *Leben and lieder der provenzalische Trobadours*, 2 vol., Berlin Akademie, Verlag, 1957 et 1959.

(19) M. de Riquer : *La lirica de los Trovadores I*, Poetas del siglo XII, Barcelone, 1948.

reste un modèle. Le deuxième volume n'a jamais paru. Le premier, épuisé, n'était pas réédité en 1967.

Citons enfin, bien que le domaine d'oc ne soit qu'un fragment du sujet traité :

(20) P. Daix, Ch. Camproux, R. Lacôte... *Naissance de la poésie française*, 2 vol., Club du livre progressiste, 1959-60. quelques belles (mais rares) adaptations de quelques très beaux textes (par Guillevic, notamment).

(21) R. Vanters et M. Nadeau : *Anthologie de la poésie française du Moyen Age*, Ed. Rencontre, 1966.

40 textes environ. Choix et traductions acceptables, de Régine Pernoud.

● Editions individuelles de troubadours

Nous sommes là au cœur du sujet : les éditions de l'œuvre des grands troubadours. Les textes de la lyrique d'oc (comme ceux des autres lyriques apparentées) ont été transmis par des « chansonniers » qui étaient eux-mêmes des anthologies. Les chansonniers se contredisent souvent (textes et attributions différents) ; une édition de l'œuvre de Bertran de Bonn, par exemple, est donc une reconstitution, au mieux vraisemblable, de l'œuvre d'un poète dont on ne sait pas grand chose. Malgré les défauts des « chansonniers » qui ne semblent pas avoir été beaucoup plus que des compilations, une édition indispensable serait celle d'un des meilleurs de ces recueils, qui donnerait une image sans doute moins déformée de ce qui fut une tradition extrêmement homogène. On en est très loin. Actuellement, si on dresse la liste des trente troubadours que l'on peut raisonnablement considérer comme des poètes « majeurs », on s'aperçoit de plusieurs faits affligeants :

— certains d'entre eux n'ont pas encore été édités complètement : c'est le cas, par exemple, de Raimon de Miraval et de Guillem de Berguedan.

— les éditions existantes sont dispersées dans un nombre considérable de pays : c'est en Allemagne qu'est édité (et partiellement !) Guiraut Riquier, en Italie qu'existe la seule édition accessible d'Arnaut Daniel. Il faut chercher Montanhagol au Canada, Guillem de Saint Didier en Finlande, Raimbaut de Vaqueyras, dans une édition en langue anglaise, chez un éditeur hollandais qui s'est surtout consacré à la linguistique !

— beaucoup de ces livres sont anciens, à la fois vieillis (comme documentation) et introuvables (l'édition la plus récente de Bertran de Bonn date de 1932, et en Allemagne !).

— enfin, et ce n'est pas le moins désagréable, ces éditions sont toutes (ou quasiment toutes) des éditions critiques, faites par des érudits pour d'autres érudits et souffrent donc (entre autres), pour le lecteur ordinaire, des quelques défauts suivants : abondance de pages consacrées à la reproduction de toutes les variantes, de tous les manuscrits ; cherté du livre ; ésothérisme et dissimulation de l'éditeur ; manque à peu près total de toute information pouvant éclairer le lecteur sur ce que cette poésie peut bien présenter comme intérêt (en général, si l'édition est un peu ancienne, l'auteur n'aime guère ce poète auquel il consacre tant d'années de travail ; sa poésie lui paraît : de qualité inférieure, tarabiscotée, monotone, et amorphe, surtout, très amorphe). L'essentiel des efforts (et malheureusement aussi des pages du livre) est consacré à la recherche dans les archives de cartulaires et documents concernant soit le troubadour dont il est question, soit un ou plusieurs personnages qu'il mentionne (ce qui est certes légitime et utile), mais aussi à des recherches plus acharnées (conduisant à des pages encore plus nombreuses) et cette fois parfaitement vaines, tendant à iden-

tifier les dames aimées (?) ou chantées (?) par Aimeric de Peguilhan et/ou Aimeric de Belenoi par exemple, dames que précisément et pour tout simplifier les troubadours en question, ont dissimulées sous des pseudonymes, les senhals qui cachent peut-être tout autre chose et peut-être même rien (les éditions récentes semblent être, heureusement, moins guidées par ce genre de passion).

Voici, néanmoins, une liste (les auteurs de l'édition sont entre parenthèses. Le nom de l'éditeur suivi éventuellement du lieu et de la date, suivent) :

(22) Aimeric de Pégulhan (W.P. Shepard et F.M. Chambers), Evanston, Illinois, 1950.

(23) Arnaut de Mareull : Poésies lyriques (R.C. Johnston), Paris, 1935.

(24) Arnaut de Mareull : Saluts d'amour (P. Bec), Privat, Toulouse, 1961.

(25) Arnaut Daniel : Canzoni (G. Toja), Sansoni, Florence, 1960.

(26) Bernart Martl (E. Hoppfner), Coll. class. français du Moyen Age, n° 61 (1929).

(27) Bernart de Ventadour (M. Lazar), Klincksieck, 1965. enfin une édition complète avec traductions françaises et pas trop d'érudition !

(28) Bertran de Bonn (C. Appel), Halle, 1932.

(29) Cercamon (A. Jeanroy), Cl. Fr. du Moy. Age 27 (1922).

(30) Folquet de Marseille (S. Stronski), Cracovie 1910. l'œuvre de ce troubadour, cité par Dante, qui devint évêque et mourut inquisiteur des Albigeois, n'existe que dans cette édition publiée en français mais en Pologne avant 1914.

(31) Guillaume IX (A. Jeanroy), C.F.M.A. 9 (1927).

(32) Gaucelm Faldit (J. Mouzat), éd. Nizet 1965.

(aux éditions Nizet, place de la Sorbonne, sont prévues aussi des éditions de Raimon de Miraval, Guillem de Berguedan, Marcabru, etc... L'effort de cet éditeur est extrêmement méritoire et devrait être plus sérieusement encouragé par l'Etat).

- (33) **Guillem de Cabestanh** (A. Langfors), C.F.M.A. 42.
- (34) **Guillem de Montahangol** (Peter T. Ricketts), Pontifical Institute of Medieval Studies, Toronto, 1964.
- (35) **Giraut de Bornell** (A. Kolsen), éd. allemande introuvable (1910-1935).
- (36) **Gulraut de Calonson**, texte seul dans A. Jeanroy : jongleurs et troubadours gascons, C.F.M.A.
- (37) **Gulraut Riquier** (U. Mölk) las cansos (éd. partielle), Heidelberg, 1962. C. Winter.
- (38) **Jaufre Rudel** (A. Jeanroy), C.F.M.A. 15 (1924).
- (39) **Marcabru**, l'édition Dejeanne (Privat 1909) est dépassée. Le grand érudit italien Aurelio Roncaglia en promet une chez G. Nizet (voir après (32)).
- (40) **Pelre D'auvergne** (A. del Monte), Lœscher-chiantore, Turin, 1954.
- (41) **Pelre Cardenal** (R. Lavaud), Privat, Toulouse, 1957, belle et monumentale édition.
- (42) **Pelre Vidal** (d'Arco Silvio Avalle), Ricciardi, Milan, 1960, 2 vol., belle édition luxueuse.
- (43) **Pelre Vidal** (Anglade), C.F.M.A., rendue caduque par la précédente.
- (44) **Raimbaut d'Orange** (Pattison), Minneapolis, 1952, University of Minnesota Press.
- (45) **Raimbaut de Vaqueyras** (J. Linskill), Mouton, La Haye, 1964 .
- (46) **Raimon Jordan** (H. Kjellman), Uppsala, 1922.
- (47) **Rigaut de Barbézleux** (Mauro Braccini), Olshki, Florence, 1960.
- (48) **Rigaut de Barbézleux** (A. Varvaro), Adriatica, Editrice, Bari, 1959. Les deux éditions sont sérieuses.
- (49) **Cerveri de Girona** (M. de Riquer), Barcelone, 1947.
- (50) **Sordel** (M. Boni), Palmaverde, Bologne, 1954.

● **Minimum vital sur les troubadours** (compromis entre l'indispensable et l'accessible)

- (5), (9), (10), (11), (12), (25), (26), (31), (32), (33), (38), (41), (42), (?), (45), (47) ou (48), (49) et enfin (51) **Biographies des troubadours** (J. Boutière), Nizet 1964.

1

chronique : « Annales selon l'ordre des temps, par opposition à histoire où les faits sont étudiés dans leurs causes et dans leurs suites. »

« Préface à suivre » peut-on lire dans la « Vie de Fixlein Régent de cinquième », et il est ajouté : « Comme la pénitence, mon livre se compose de trois parties... » De combien de parties devrions-nous doter cette chronique pour qu'elle ne ressemble pas à notre pénitence. Problème douloureux. Et sans doute ne faudrait-il jamais cesser d'écrire des préfaces, pour nous expliquer de l'objet de cette démarche, pour justifier les écrits passés, pour écarter la difficulté de commencer un récit — une fable — car la rigueur n'entre ici que par la porte entrebâillée, pour empêcher la fantaisie — la folle du logis — de se perdre définitivement par les chemins de traverse. Je voulais dire que j'ai toujours considéré l'entreprise critique comme une écriture de digression — une affabulation — et peut-être pourrions-nous aussi bien parler de la cellule-alvéole de l'abeille et par allusion de la géométrie des marais salants où la croûte contenue du sel s'écaille ou bien encore de la ligne d'attaque et de défense du Site d'Alésia forteresse assiégée fossés talus et palissades pièges à homme circonvallation et contrevallation — mais quel est l'emplacement exact de ce Site... ? Construire une trame en sorte, où l'esprit pataugeant dans les prés du savoir finirait par trouver toujours sa nourriture.

Ainsi présentées ces pages devraient donc logiquement s'inscrire à la suite d'une étude publiée sous le titre : « Le Réalisme en Cause ou les réflexions d'un simple croyant » (1). Mais il faut nous interroger d'abord sur la nécessité de reprendre ce thème et de rappeler la situation qui motivait son élaboration. C'est que ce « simple croyant » n'était pas aussi innocent qu'il le laissait entendre, ayant décidé de mettre en cause la pratique artistique, et jusqu'au regard posé par les exégètes se réclamant de cette méthode — cette science — Le Marxisme, il se trouvait bien plutôt, à partir de cette rupture inaugurale, l'habitant d'une minuscule hérésie. Et comme tous les hérétiques il s'était installé — presque confortablement — dans cette opposition, au point d'oublier d'en reconsidérer les données. Et tandis que nous ressassions (comme on mâche une herbe acide) les mêmes griefs, de nouvelles méthodes d'analyse se constituaient qui dépassaient singulièrement l'objet de ce ressentiment. C'est pourquoi il me semble maintenant que ces réflexions hâtives — faute d'avoir été exprimées à temps — ont parfois l'allure d'un règlement de compte. D'où la nécessité de dépasser cette mauvaise humeur, pour aborder cette terrible relecture, et relever les points qui mériteraient un nouveau développement.

2

« Pour ceux-là il n'y a que mon deuxième remède ; le voici donc : prendre un microscope pliant et s'apercevoir par ce moyen que votre goutte de bourgogne est en réalité une Mer Rouge... »

Jean Paul.

(1) Action Poétique n° 28-29.

Et si cette seconde lecture ne nous en dissuade pas il faudra recommencer d'écrire ces pages. Lourde tâche pour qui pense que rien n'est donné d'avance, que le texte trouve sa forme en cours d'écriture, signifiant s'enroulant lui-même autour d'un axe aléatoire, bougeant sans cesse, se déplaçant indéfiniment entre les chutes et les obstacles, se perdant souvent en chemin... Tour de force direz-vous, assez semblable à celui de l'haltérophile des boulevards, ou cracheur de feu, ou les deux ensemble (aussi pitoyable en somme) et spectaculaire par instant (fait pour le spectacle). Pourtant, avant que d'arriver à la simple découverte — flambée de la pensée — méthode — énoncé — quelquefois drame lyrique — quelle charge à soulever, quelle pesanteur... complaisance de soi/narcissisme de soi/il faut tout effacer/se retrancher/se relire/lire encore/oublier/recommencer toujours/laisser échapper l'impatience/ne pas trembler/trop/pour atteindre parfois l'extrémité/le point d'épuisement du sens/ô sens fourbu/efflanqué d'avoir tant couru/le point de non retour d'un texte tourné comme les spires du coquillage/vers le haut le bas/différemment...

le goût

Et pour commencer nous pourrions nous attacher au plus facile — en apparence — en fait à la plus ambiguë des idées avancées dans cette étude, où il est dit :

que « le prolétariat n'a pas de goût artistique, car le goût est une notion bourgeoise et risque de le demeurer longtemps encore, même après la disparition de la bourgeoisie... » (2)

Voici une phrase bien imprudente qui peut signifier aussi bien que la bourgeoisie possède le monopole

(2) Action Poétique, p. 83, même numéro.

du goût — par définition — et que cette notion de goût est suspecte, parce que « bourgeoise » — par essence — Mais avant d'orienter ce sujet il faudrait répondre immédiatement que cette étiquette « bourgeoise » accolée sans discernement à toutes les productions artistiques contemporaines : *théâtre bourgeois, musique bourgeoise, littérature bourgeoise*, se présente actuellement comme la caricature d'une réflexion marxiste... Tout au plus, pouvons-nous remarquer que la Bourgeoisie Européenne, à l'instant de son apogée, comme elle arrive partout au Pouvoir Politique — en tant que classe — rate cet accomplissement suprême, sa propre mythologie mise en scène (le saut dans l'éternité), l'inscription dans la fable de son histoire, en signant un *Art Bourgeois* qui est une représentation anticipée de sa dégénérescence (la peinture de Thomas Couture, les bronzes d'Art, les formes molles d'opalines, le « Samson et Dalila » de Saint-Saëns, l'architecture de Garnier) comme elle rate son entrée dans la Tragédie (« la Vierge Folle » de H. Bataille). Encore faudrait-il ajouter qu'il est possible d'opposer Manet à Millet, Debussy à Massenet, Mallarmé à Prudhomme, et que ces formes d'une époque se trouvent d'autant diminuées, alors qu'elles sont adoptées, copiées, réduites par la médiocrité des couches sociales sous la dépendance idéologique directe de la bourgeoisie — cette petite bourgeoisie par exemple, déjà engoncée dans son autisme, dans son rêve mesquin à rebours de l'Histoire —

C'est pourquoi il est préférable de substituer à cette phraséologie une approche concrète de la notion de goût, comme celle avancée par Pierre Boulez, qui prétend :

que « le goût s'inscrit dans la convention, qu'il est ratifié ou non par les siècles futurs, qu'il est oublié, peut ressurgir, dans la mesure où les conventions qui ont produit les œuvres perdront ou regagneront leur pouvoir d'actualité... »
et qu' « en résumé, et s'appliquant à la mor-

phologie, à la syntaxe, à la rhétorique et à la forme, le goût serait à envisager comme une alchimie délicate : qui intégrerait dans un amalgame instable rationalité et irrationalité... » (3)

Le goût se trouverait donc tributaire d'une époque, de ses mœurs, de ses croyances, de ses modes, de ses idées dominantes, et d'autre part, il serait en même temps « ce point d'équilibre instable » et « ce point critique » qui fait que toute œuvre pose, en plus des autres données, la question — entre le refus et l'acceptation — de la concession à cette notion de goût, et se trouve ainsi marquée au coin de cette qualité, de toute façon... Et je pense à présent à Benvenuto Cellini revêtant d'une robe ses statues avant de les dévoiler à la Cour de France :

« — « Celui qui a voulu nuire à Benvenuto, dit alors le roi, lui a au contraire rendu un signalé service ; car, de la comparaison de ces admirables figures avec la sienne, il ressort que cette dernière est infiniment plus belle et plus merveilleuse. Il faut donc tenir Benvenuto en haute estime, puisque ses ouvrages non seulement égale, mais encore surpassent ceux des anciens ». A cela madame d'Etampes répliqua que de jour la statue paraîtrait mille fois moins belle que de nuit, et que de plus il fallait considérer que je l'avais couverte d'un voile pour cacher ses défauts. J'avais en effet jeté une légère et gracieuse draperie sur mon Jupiter pour lui donner plus de majesté. A peine eut-elle proféré ces mots, que je soulevai le voile et le déchirai avec colère, en découvrant les parties génitales de ma statue... » (4)

Je pense aux retables de l'Ecole de Sienne présentés

(3) « Le Goût et la Fonction », Tel Quel n° 14 et 15.

(4) Benvenuto Cellini - Mémoires (livre sixième).

à la foule afin qu'elle juge — qu'elle accepte ou refuse — pour remarquer sans doute que cette notion de goût apparaît tardivement dans l'Histoire, comme *une distinction* ajoutée à cette production particulière — l'Art — à l'instant où il se distancie de ses valeurs mythiques et idéologiques, pour devenir (aussi) une valeur marchande, et rompre dans le même temps avec le règne de la simple nécessité... Ce qui nous indique que la Bourgeoisie a forcément joué un rôle considérable dans l'élaboration du goût (lors de la phase ascendante de son histoire, et lors de sa domination) elle a joué un rôle déterminant dans la construction et la consolidation de certaines formes de culture — de même qu'elle a construit des empires économiques — elle a puissamment contribué à imposer dans toutes les formes artistiques ses modes d'appréciations esthétiques et idéologiques. Vouloir inverser la phase du goût bourgeois, c'est donc apprendre d'abord à le reconnaître, et si la nécessité apparaît de rompre avec ce goût, il faut admettre dans le même instant qu'il est impossible de rompre avec toutes les conventions ambiantes (car nul ne peut se débarrasser d'un seul coup de ces conventions qui sont le tissu du temps).

Il faut donc définir ce qui est particulièrement marqué de l'empreinte idéologique de la bourgeoisie, au niveau du goût — pour s'en servir à dessein — pour le critiquer en s'en servant — pour le refuser totalement — et comprendre exactement le rôle du « goût et de la fonction » (5) pour reprendre les termes de P. Boulez, pour déterminer précisément les passages et les stades de ruptures où le goût peut être modifié, et de nouvelles conventions proposées avec l'ambition de s'imposer à leur tour comme goût dominant de l'époque...

(5) « En ce qui concerne le goût, je suis, comme Lénine, partisan convaincu des soviets, mais non moins de l'électricité, autrement dit, du goût, et de la fonction ! » P.B.

Enfin l'idée de traiter du goût, « ce malheureux délaissé », ne surgit pas par hasard dans cette chronique du temps. Il semble en effet que cette notion soit unanimement méprisée par la philosophie critique qui prétend s'intéresser à l'Esthétique (surtout si cette philosophie est influencée par le marxisme), cette critique étant persuadée, par principe, que rien ne peut résister à sa méthode — son projet même lui indiquant les limites de son intérêt — et toute chose devant se résorber (se plier) dans l'analyse, ce goût qui s'échappe par tous les pores de la vie ne peut être, en définitive, qu'une notion frivole. Et pourtant cela existe, et rend même caduques certaines entreprises (c'est sans doute une des spécificités et certainement la difficulté de ce domaine) car « si vous ne savez pas voir une peinture », « si vous n'entendez pas la musique », il est inutile de persévérer, car aucun raisonnement ne viendra à votre secours... Et justement, il ne s'agit nullement d'un mystère, d'un don inné, et même pas d'une sphère d'application de *l'intuition sensible*, mais au contraire du sens algu qui permet, en un moment donné, de saisir les proportions et les normes qui conviennent aux besoins d'une époque, qui peuvent être acceptées ou transgressées, mais qui font que les critères éthiques et esthétiques se trouvent résorbés dans le goût dominant, qui émerge ou non de la brume des temps. Je veux parler de ce qui est à la fois le plus marqué du goût d'une époque — de ce qui a la face d'accepter ce goût — et la force de le proposer au futur : la peinture du Quattrocento, la musique de « L'Après-Midi d'un Faune », la poésie de Mallarmé...

l'esthétique

Il faut maintenant poser de nouveau la question (et dans les mêmes termes) de l'existence ou non d'une Esthétique Marxiste. Pour effacer d'abord la pre-

mière réponse à cette question. C'est-à-dire l'éventualité pour une Société où le Marxisme trouverait son application, de promouvoir parallèlement une Esthétique particulière. La question ne se poserait pas si les premières sociétés se réclamant du Socialisme n'avaient revendiqué cette création parallèle et choisi un mode esthétique particulier. Le Réalisme comme expression du bouleversement social en cours et de la destinée de cette société. Nous pensons aujourd'hui que cette tentative s'est soldée par un échec — de fait — par défaillance à peu près complète des réalisations (6). Les artistes se réclamant ouvertement de cette Esthétique se sont en effet tournés, pour la plupart, vers une leçon historiquement dépassée, celle de l'Ecole Réaliste du XIX^e siècle, comme solution à leurs problèmes, vers la copie — en fait — des formes les plus mesquines — les plus surannées — ou les plus emphatiques de l'Académisme Bourgeois, après qu'on eût définitivement discrédité les formes révolutionnaires élaborées par les contemporains :

« Tout cela pris ensemble menace la musique de liquidation, tout comme le cubisme et le futurisme en peinture ne représentent pas autre chose qu'une menace de destruction de la peinture. Une musique qui volontairement ignore les émotions humaines normales et ébranle le psychisme et le système nerveux, ne peut être populaire, ne peut être au service de la société. » (7)

Il est probable que l'absence d'une réflexion originale élaborée sur les fondements de l'Esthétique

(6) Bien entendu une étude plus poussée nous permettrait certainement de différencier un certain nombre de périodes heureuses du roman, du cinéma et du théâtre, et de toute façon un inventaire critique de cette période esthétique peut encore réserver de multiples surprises...

(7) « Sur la Littérature, la Philosophie et la Musique ». Andreï Jdanov (1948).

devait conduire les hommes politiques, et par ricochet les artistes les plus vulnérables (quelquefois les plus haut placés) vers l'adoption des plus aberrantes et des plus désuètes expressions du Volontarisme...

Vulgarité parfois surprenante (anachronique) en regard du mouvement réel de cette Société, mais caractérisée par une certaine emphase/musculature nue/statues de marbre/parodie de Rodin/figure de cire mille fois répétée/cliché du commissaire/de Yang Wei-Tsai protégeant Tante Choï aux mises en scène de Guerassimov/en fait, *mise en forme du pathos* dans sa pire acception, complaisance dans le sublime et dans la médiocrité où se reconnaît chaque fois l'apothéose et la négation d'un Art (comme une fausse science) empoisonné par l'idéologie...

Il reste la question d'une Esthétique Marxiste comme forme spécifique de la réflexion marxiste. La question qui se pose n'est donc pas celle de la possibilité pour les marxistes d'étudier l'Esthétique, mais de l'autonomie de cette critique. A ce sujet nous pouvons dès à présent remarquer que cette critique devra a priori dépasser un certain nombre de contradictions parmi lesquelles nous pouvons relever :

1/ la faiblesse des premiers essais consacrés à l'Esthétique par les pionniers du marxisme, par manque de temps sans doute, mais surtout par sous-estimation de la spécificité de ce domaine et de sa complexité...

2/ qu'une critique spécifiquement marxiste risque de se confiner à un éclairage spécial (social et politique - mécaniste et historicisant) jeté sur l'Esthétique...

3/ que les méthodes habituelles de la critique marxiste se heurteront à la finalité de cet objet où « l'intuition esthétique est justement le résultat dernier de cet effort créatif des hommes, non pas un acte fulgurant de l'esprit, mais le point

d'aboutissement d'une élaboration artistique séculaire... » (8)

C'est donc dire que si une Esthétique Marxiste doit exister, ou plus modestement si une Critique doit venir au jour, articulée sur les fondements du marxisme, il faut bien admettre que cette critique est entièrement à construire, sur des bases nouvelles. C'est sur quoi nous essaierons de revenir un peu plus tard.

(A suivre).

(8) Antonio Banfi : « Leçons d'Esthétique ». Recherches Internationales n° 38.

**avec octavio paz, avec georges séfériis
et quelques autres,
ailleurs comme en france...**

Après la publication du livre de M. Raymond Marcellin, ministre de l'Intérieur, on pouvait s'attendre à de nouvelles péripéties dans le dévoilement de quelques-unes des tendances du pouvoir gaullien. On pouvait même s'attendre à tout. Voilà qui est fait. Le « tout » d'ailleurs ne porte pas plus de masques qu'il ne s'embarrasse de fardeaux. Le comité d'un groupe U.D.R. de Strasbourg, dans un magazine dirigé par le secrétaire d'Etat à l'Intérieur, s'exprime sans détours. S'éclairent ainsi d'un jour particulier les exigences de certains et qui recourent maintes prises de position officielles. Il n'est question, rien de moins, que : d' « interdire sur le plan national toute propagande subversive ; rénover (!) le personnel de l'O.R.T.F. dans l'intérêt de la nation ; rénover les programmes de la télévision qui doit devenir un véritable instrument d'information du gouvernement que le peuple français a porté au pouvoir par le suffrage universel ; expulser les étrangers subversifs ; mettre hors d'état de nuire les fonctionnaires complices ; proclamer l'état d'urgence si la situation s'aggrave... »

Ces quelques lignes, à nous livrées sans commentaires, en méritent un, si bref soit-il. Ce programme que corroborent de nombreux aspects de la politique gouvernementale, est celui d'un fascisme partagé entre le déchiffrement de ses propres appels et l'apparente défense d'un collage libéral nécessaire, notamment, au maintien d'une influence de masse dans un pays comme celui-ci. Au cours des montres, publiques et répétées, qui nous guettent, les membres de l'état-major gaullien se partagent les scènes et les coulisses. Les minauderies des uns ne pourront pas toujours, me semble-t-il, couvrir cette violence des autres qui s'exprime là, celle qui manœuvre et réprime.

A la montée des forces révolutionnaires, aux visées du socialisme, à ce qui, fondamentalement, demeure son succès, la bourgeoisie oppose le faisceau de matraques et des canons. La division du mouvement socialiste, pourtant grave, pourtant pernicieuse, ne lui permet même pas d'assembler ses deux oreilles sur une même piste où porterait son combat. Elle utilise et, à l'occasion, fomente accidents et avatars, activités de clans et subversions d'apparats. Elle tente aussi de nous pousser à la légèreté, à ne voir que jeu là où pour une part se fonde l'avenir.

Quand ça ne suffit pas, elle interne et tue. Ou massacre comme au Vietnam. En Grèce, malgré une incontinence de paroles apaisantes après le cingle des menaces, le régime des colonels a sa logique. Les camps sont là. Le poète Georges Seféris, prix Nobel 1968, est accusé de communisme, évidemment à la solde de l'étranger.

Au Mexique, nous savons aujourd'hui que les forces de l'ordre ont littéralement « fusillé » plusieurs centaines de manifestants, pour la plupart des étudiants. On peut être pointilleux sur l'honneur national, protéger sa propre bourgeoisie, ne pas être insensible aux « vertus » technocratiques, entretenir avec Cuba des relations relativement normales et n'en être pas moins soumis aux impératifs du capitalisme. Le poète Octavio Paz démissionne de son poste d'ambassadeur en Inde, pour souligner son opposition et sa colère.

Il n'est pas inutile de préciser que nous sommes avec le personnel de l'O.R.T.F., avec les étrangers subversifs, avec les fonctionnaires complices, avec les syndicats « irresponsables », avec Octavio Paz et Georges Seféris, contre l'U.D.R., contre les tueurs de Mexico et les tortionnaires d'Athènes.

Henri DELUY.

Nota. — Ecrites avant le référendum du 27 avril, ces lignes nous semblent, malgré le succès du non dont nous nous sommes félicités, toujours actuelles. Les changements dans la situation politique n'enlèvent rien aux dangers ni aux réalités que nous soulignons ici.

Il existe en Italie, dans les vallées piémontaises, quelques villages d'expression occitane. Aire linguistique au demeurant assez étroite, mais qui nous a déjà donné deux poètes authentiques : Barbo Tôni Boudrié qui a publié dans la collection « Diapason dialettale », à Rome, un recueil intitulé « Fraisse e Meel », et Sergio Ottonelli, également publié dans diverses revues et anthologies, et dont les premiers textes occitans ont paru dans le n° 8 de « Viure » au printemps 67.

la dralha

L'espeirejar la dralha
qu'ela aja ton meme morre
l'òme que monta d'aval
o sas Eusèbi quora'n filh
sortiâ de l'ala de la charrua i trobaves
la marca dei eivos dins sas mans
e das pèiras demoraas als calres
la duérber al òmes la maison
qu'ilh puèissan ésser la vòuta
e l'schallers e li brencs das parets
coma la man que garda'n morre
o sas Eusèbi drant jorn
ilh an tuat la Posina
a la poja de la dralha dei òmes
qu'as crosats a tot portal
a tot pôrtic bôrnî de clar.

Tout ce que je sais d'Ottonelli est contenu dans la courte lettre qu'il m'adressait au mois de juillet et que je reproduis ci-dessous. A moi, cela me suffit :

« Monsieur,

« Je vous remercie pour votre lettre et pour l'intérêt que « vous avez eu à mes poésies.

« Mais je ne suis pas un auteur « occitant » dans le sens « propre de ce mot. J'écris dans le provençal des Hautes-« Alpes.

« Je ne crois donc pas que vous pourrez prendre en consi-« dération mes vers, je n'ai pas même de culture littéraire, « je travaille la terre et, lorsqu'il m'est possible, j'étudie.

« Je vous envoie en tout cas ces trois inédits.

« Je vous remercie encore.

Sergio Ottonelli. »

Alban BERTERO

la route

Enlever les pierres de la route
pour qu'il ait ton même visage
l'homme qui monte de la Vallée
tu sais bien Eusèbe lorsqu'un fils
sortait du soc de la charrue tu lui trouvais
la marque des sapins dans ses mains
et des pierres entaillées au coin des rues
l'ouvrir aux hommes la maison
pour qu'ils puissent être la voûte
et l'échelle et les entrailles des murs
comme la main qui garde un visage
tu sais bien Eusèbe avant l'aube
ils ont tué les Pléiades
le long de la route des hommes
que tu as croisés à chaque portail
à chaque porche aveugle de clair.

champ dei ros

Champ dei Ros anem pus reduire
d'òmes dessûs la reja sobelrana
reduirem que de varaires ni manc
ll varaires chal ll laisser a la terra
de meme que chal laisser ai forns
un viól nier de cenres laisser
que ll varaires trecejon un torn d'espinas
a entrepassar las pluelas de la prima
laisser que 'na nuech de darriera luna
ieu slâ lo pastandier dei forns
qu'llh an dericat a la rua dau Forest.

las maisons môrtas

Disètz pas qu'llh l'an gipat ll varaires
la quintana das maisons môrtas disètz mas-que
qu'un òme s'es envengut disètz que l'uelh
clar dau cel ll a estofats
ll pljons salvatges i a de baltes que se sarran
drant 'na man mas qu'l faça frônça
'na ûrtia o 'na pèira se desguisa d'en bruelh
i auré pas man per la talsar la quintana
disètz pas quintana das maisons môrtas
se mueron pas 's maisons tant que lo jorn
trôba 'na lausa o 'na saloira forchua
a rézer son flat grôs disètz mas-que
quintana de l'òme e de la pèira
aquela que 'n jorn as devinat
'mé la vista d'un polin es las pèiras
raïç de l'òme e dau varaire.

champ des roux

Champ des Roux nous n'irons plus cueillir
des hommes sur le sillon d'en-haut
nous n'allons cueillir que de l'ellébore pas même
les ellébores il faut les laisser à la terre
ainsi qu'il faut laisser au four
un sentier noir de cendres laisser
que les ellébores entrelacent un tour d'épines
à percer les pluies du printemps
laisser qu'une nuit de derrière lune
je sois le pétrisseur du four
qu'ils ont détruit au pays du Forest.

les maisons mortes

Ne dites pas qu'ils l'ont fécondée les ellébores
la rue des maisons mortes dites seulement
qu'un homme est retourné dites que l'œil
clair du ciel les a étouffés
les pigeons sauvages il y a des arcs qui se ferment
devant une main mais qu'elle se révolte
une ortie ou une pierre se déguise en bourgeon
il n'y aura pas de main qui la fasse taire la rue
ne dites pas rue des maisons mortes
elles ne meurent pas les maisons tant que le jour
trouve une ardoise ou une gouttière bifurquée
à soutenir son halètement dites seulement
rue de l'homme et de la pierre
celle qu'un jour tu as deviné
par ton regard de poulain ce sont les pierres
la racine de l'homme et de l'ellébore.

(Traduction française de l'auteur).

le temps qu'il fait
 sur une joue plus que sur l'autre
mon troisième automne
 dans cette ville
feux sur les trottoirs de la nuit
 l'air froid
l'obscurité arrivant par la plaine
la mort me fixe
 à travers une coupe
son allure se simplifie
 comme une pluie soudaine
nous avons jeté de la poussière
 dans l'œil du vent
du verre sur la route
 en l'espace de dix jours
les oiseaux virent et volent
 et mes yeux suivent
le dessin de ton nom
 sur un ciel étranger
cela prend du temps
 savoir quoi aimer
qui aimer
 sans mystère.

-
1. Le ghazal est l'une des formes traditionnelles de la poésie classique persane. Il est consacré généralement aux thèmes lyriques (amoureux ou mystique).
 2. Geoffrey Squires = irlandais — 28 ans. A publié quelques poèmes dans des revues irlandaises ou anglaises. Est également traducteur des poètes iraniens contemporains.

on nous compte
je le sens
on nous compte
alignés
dans la pluie
je le sais
oui

quelquepart au milieu
c'est mieux d'être
au milieu

il n'y a pas de bruit il n'y a pas le choix
il a toujours fait jour autant que je me souviens
ils nous comptent
alignés
dans la pluie

sans manteaux
sans chaussures.

c'est le royaume d'inconclusion
où meurent les planètes et où les prophètes
font une pause pour se gratter
le sang des grandes artères vient battre le socle des
monuments
le tigre se fait les griffes
et chaque homme explore en privé
un secteur de mécontentement
ici
une espèce de crainte
sans nom
comme le vent qui frissonne
dans les derniers mois de l'année

ne demande pas sans cesse ce que tu pourrais bien
lui dire

la tempête,
dirions-nous, n'a jamais éclaté
ça ne m'a pas surpris
tant de jours perdus pour apprendre comment
s'en sortir, ne pas se faire avoir
ou se garder des feintes
je ne peux l'imaginer autrement
confort et insatisfaction
toujours de mèche

ne perds pas ton temps à chercher des empreintes
sur d'anciens monuments
ne perds pas ton temps à chercher la trace de l'amour
dans les fougères, dans la neige

c'est le royaume d'inconclusion
où meurent les planètes et où les pays modifient
leurs lois
on affiche complet
déçues
les trompettes se détournent

c'est le royaume de nécessité
une neige grise descend
dans les poumons des vieillards
qui se démènent
feuilles absurdes
de cause naturelle
c'est le royaume où chantent les rats
en un délire aux dents longues
et l'amour se brise
comme le ressac sur les rocs noirs

**ronge comme le ressac les rocs noirs
encore et encore
silencieusement
loin à l'intérieur des terres
et si je me couchais de l'autre côté ?
si je me retournais ?
c'est le royaume de nécessité
une tumeur bénigne
au bord du crâne d'un clerc
s'enveloppant dans des documents officiels**

**n'écoute pas
un bruit s'est arrêté
un autre continue
ne regarde pas de trop près
il y a de la poussière sur la face du christ**

**le soir
j'observe le vol des pigeons
comprenant l'action mais non le mouvement
et je tends l'oreille
vers mes pas
savoir où ils vont
ne reste donc pas toujours à regarder
ne reste donc pas toujours à écouter
ne demande pas sans cesse ce que tu pourrais bien
lui répondre**

**c'est le royaume
une griffure sur une pierre
très bref**

**une fois autour du soleil
deux fois autour du soleil
sens giratoire**

Traduit de l'anglais par Alain Lance.



bleu de chine

Poisson dont l'enfance esquisse le dessin mobile
cloisonné dans l'orage bleu de son nom à
l'impondérable limite de la vie.

Espace d'un corps vulnérable où l'œil déteint
bavard comme une bouche.

(1966).

multumesc

Tunique de fibre léger présent aux forêts
ancestrales chaume comme du miel sur les
paupières bleues immobile au seuil de l'été
moldave.

Tressée comme une natte la hale met en cage
des rugissements solaires et quelques couleurs
fanées de peur.

Les arbres choisissent le milieu du fleuve
et gravent l'image d'une procession où le vent
est un chant plein de feuillage.

Le ciel est au-dessus de Byzance comme une
pagode : Dieu rassemble ses Saints arrondit
l'or autour des pilules invisibles des têtes
respire le sang frais de la mer et dessine
brusquement les portes basses du mystère.

Eforie, juillet 1967.

salines

philippe léotard

salines

LE LENDEMAIN DU JOUR OU LA CONSTRUCTION
DU MONDE PRIT FIN
LES DIEUX SE POSERENT SUR LE SABLE
ET TINRENT CONSEIL

à genoux

PRIERE DU SEL ET SEXE DU SABLE
SPHINX

FAUVES PATIENTS

NOUS AVONS
LE FRONT DANS LE SABLE
LES YEUX CRUELS
LE DOS TIEDE

NOUS AVONS
PLUS DE CENT ANS
MILLE FENETRES
DIX MILLE TUILES

**NOUS AVONS
DOUZE SOLEILS
TANT DE LUNES
UN CŒUR D'ARBRES
ENTRE DEUX RESPIRATIONS D'HERBE**

AUCUNE MEMOIRE

**L'EAU ME GAGNE
L'EAU ME PREND
LE VENT TOURNE**

**CRIS MOUILLES SUR LES BOUCHES DE SEL
BAVE DENTELLE
LES TOITS SE TERRENT
MEMBRES CROISES**

**ET SI LA COURSE N'ETAIT QUE LE SOUVENIR DE
L'EAU
LA PIERRE L'AGE DU FEU
LE VENT LE RETOUR**

**JE SUIS L'ARCHITECTE
JE SUIS NE DU REPOS DE L'AIGLE
ET DE L'ABANDON DES MAREES**

**JE SUIS LE PATIENT
JE FIGE LA GUERRE FLEURIE**

LA NUIT NOUS DISPERSÉ
LE JOUR VA DE L'ARBRE A NOS FRONTS

NOUS
NOUS BUVONS DOUCEMENT A MEME LA TERRE
ET NOUS NOUS INCLINONS SANS SEULEMENT
PENCHER LA TÊTE
JUSQU'AU CŒUR DANS LES SIECLES MOUVANTS

SI TU M'AIMAIS
O EMPIRE
JE SERAIS UN CHEMIN DE DIAMANT A TON
CŒUR
QUI FERAIT PENCHER LES VAISSEAUX
COULER LE SANG AIGU
MAIS IL SUFFIT PEUT-ÊTRE QUE TU ME COMBLES
DE TON REGARD INDOCILE
QUE TU ME LAISSES TA MAIN FROIDE A SAISIR
SANS AUTRE EMOTION QUE GUETTER MA
FAIBLESSE
ET DORMIR EN ME VOYANT MOURIR

LA BRUME PLANE
D'ENORMES BATIMENTS PASSENT
SOUDAIN
DES MILLENAIRES ATTENTIFS
LA LUNE
SILENCIEUSE
COMME UN SOLEIL CHANGE EN PIERRE

**JE TREMBLE CACHEE
J'ECARQUILLE ET JE RASSEMBLE
JE RESSERRE AU POINT DE FONDRE
MES YEUX INFINIS
PIERRE
J'AI TOUT REÇU
JE NE LIVRE RIEN
MEME AU PRIX DES PLUS SAVANTES DES PLUS
HABILES DES PLUS FORTES
CONSTRUCTIONS
JE SUIS EPARPILLEE
DETRUITE PAR VOCATION PAR NATURE
PAR OUBLI
ME REFAIRE C'EST FINIR LE MONDE**

**CEPENDANT
COMME TOUT TEMPLE
VOUS DITES AUSSI
PAR LES MEMES LIGNES
L'HORREUR DU PIEGE A VOS PIEDS**

que craquent les fanfares
à tes yeux cresson comme
le tuba rire dans les gentianes
voici les calendes jovencelles
prévisions météo
pour la journée de demain

un courant d'air lumière
nous vient du sahara
vers l'europe agricole
chaud comme une éclaircie
qui succède aux gelées matinales
en levant la tête on peut voir
un ciel nuageux à couvert
avec des températures minimales
au dessus relevées sous abri
le baromètre remonte
et je te rêve en limousine
damassée de vignes rouges
au poitrail des saisons

des saisons les routes
extasiées de pancartes végétales
où les risques de verglas
deviennent dérisoires

des saisons les chants
qui font la roue

paonnée des villages repeints
laneuvevillés de ripolines roses

c'était trop longtemps
de marécage hiverné
quand le bon peuple se gelait
le cœur dans les cruches en faïence
des cristaux de petites toilettes
aux matins de frimas fièvres gelées
file l'hiver

nous voilà riches
couchés sur des matelas de volubilis à boire
d'éviannesques printemps fruités

Abonnez-vous !

(bulletin d'abonnement en fin de numéro)

Point n'est besoin de souligner : l'Espagne nous reste au cœur. Le poème que nous publions est inédit tant de l'autre côté des Pyrénées qu'ici. Gabriel Celaya, dont il convient de rappeler qu'Action Poétique publia, la première en France, un recueil complet bilingue, vient de recevoir, après Dylan Thomas, Ungaretti, Akhmatova, Tzara, Supervielle et Quasimodo, le prix Toarmina de poésie. Ses « œuvres complètes » sont sous presse.

H. D.

la poesía imposible

*Un acelerador de partículas lanzadas
a millones de años-luz : un poema.
Una velocidad sin historia donde el tema,
quemado, desaparezca.
Un sistema de palabras con mínima elocuencia
y magnética ausencia.
Un aparato verbal como una metralleta
defendiendo las fronteras
donde a la poesía le asaltan las ideas.
Lo que en vano se intenta
porque uno es tan humano, tan humano
que da pena.
Y es tan tonto
que hasta tiene ideas.*

la poésie impossible

Un accélérateur de particules lancées
à des millions d'années-lumière : un poème.
Une rapidité sans histoire où le thème
brûlé disparaît.
Un système de paroles avec très peu d'éloquence
et magnétique absence.
Un appareil verbal comme une mitrailleuse
défendant les frontières
là où la poésie reçoit l'assaut des idées.
Ce qu'en vain l'on tente
car on est tellement humain tellement humain
que cela fait peine.
Et l'on est si sot
que l'on a même des idées.

(Traduit par P. Lartigue).

Nous vous signalons par un papillon jaune que
votre abonnement est échu.

Pour éviter toute interruption dans nos envois

réabonnez-vous aussitôt!

Les deux premiers volumes de la collection bilingue « Poètes russes contemporains », dirigée par Elsa Triolet, sont sortis en librairie, il y a quelques mois : un recueil de Marina Tsvétaéva, traduit par Elsa Triolet, et un recueil de Sémion Kirsanov, traduit par Léon Robel. Ce dernier a bien voulu nous confier 3 poèmes, inédits en français, de Kirsanov. La publication de ces textes nous permet de souligner l'importance de cette collection (Gallimard).

"la peinture" ¹

Le peintre est venu peindre le couchant
 au bord du rocher.
 Il s'est installé bien confortablement
 sur son siège pliant
 devant son chevalet pliant semblablement.
 Il a pris couleurs et pincesaux.
 Or le ciel est barbouillé de rouges et de gris,
 de saharas, de caravanes,
 de remparts enfouis sous les sables.
 Les tubes dodus
 tirent leur langue cylindrique.
 Les pincesaux hérissent
 leur frange d'école maternelle.
 Mais le ciel n'est déjà plus le même
 d'étranges pays y sont épars,
 des nuages en carton pâte,
 des fragments azurés de mers lithographiques.
 Le peintre vise du pinceau
 tantôt la toile et tantôt le couchant

pour tenter de fixer la vie vraie.
Mais le ciel change de nouveau :
D'immenses nuages gris-bleu
s'allongent sur lui
lorgnant les premières étoiles.
Il fait sombre.
Faiseur de paysages
Paye, sage,
un verre à la santé du vivant !
Demain il y aura lever, couchant
et rien de semblable pourtant à ce qui fut hier.
La nature inventera des tas de formes
pour d'autres climats et d'autres nuages.
Tout du commencement.
Aujourd'hui et demain et dans les siècles des
tout, siècles,
toujours,
du commencement

je suis vivant ²

Je suis vivant.
Vivants sont les orvets
L'avette chante sa vrombivie
Le varan savoure la sienne en silence
Vie
et toi ?
Tu m'aimes ?
tu as peur de quitter
ce timbre de voix
ce ton de cheveux
ce type de visage ?

Ou bien ce qui t'échut
tu t'y nichas
particulièrement mauvaise
mauvaise particulière,
trois cent cinquante fois l'an
qui me tracasses
menaces :
— Quand je voudrai je m'en irai
un autre trouverai ;
on vous produit vous autres en masse ? —
Ou bien n'es-tu pas le moins du monde cruelle
mais ne peux simplement regarder le soleil
toujours à travers les mêmes prunelles,
comme une serve à son rouet
par deux lucarnes myopes.
C'est vrai
quelle monotonie
de ne sortir que la nuit en rêve !

Qui donc tiendrait, au logis
en moi ?
Allez donc vous astreindre
quand alentour il y a tant d'hormis ;
on t'attend, vie.

au moi futur ²

Même le moa
m'est cousin
et la moisissure
est de la même moisson que moi.

Nous sommes tous sortis du ventre de la vie,
l'un à l'autre écho :
moineau, chamois
ou phoque-moine,
nous sommes légion,
nous sommes tous en « moi ».
Et le moira au fond des mers
m'est aussi parent.

Seuls me sont étrangers les noyaux de l'atome ;
eux,
ne sont morts ni n'ont vécu.
Je ne me suis pas transparent,
mais moi-même
 et le moi-moi,
 et le moire,
nous sommes frères ;
pour lointain qu'il soit,
nous avons lien.
Et le me-risier murmure « Je suis tien »,
en ouvrant les bras de sa ramure
au « moi »
passé
et au « moi » futur.

Traductions de Léon Robel.

-
1. Extrait de « Un mois de repos ».
 2. Extrait du poème « Une fois, demain ».

Vladimir Bouritch représente une voie singulière dans la nouvelle poésie russe.

Une voie — eu et surtout pas (grands Dieux !) une voix — ixé !

Il s'est fait l'apôtre du vers libre. Mais vraiment libre. Il y est venu après de brillants essais de jeunesse dans le prolongement du futurisme. Et pour en marquer la place légitime dans le système de la poésie russe il a entrepris un gigantesque travail théorique : il établit une « table périodique des éléments » du vers russe (répondant de celle de Mendéléév pour la chimie).

Puis, malgré la grande difficulté de l'entreprise, il rassemble (pour une vaste Anthologie ?) tout ce qu'il y a de vers libres dans la poésie russe d'hier et d'aujourd'hui. Pour une seule abeille !...

Infatigablement il détecte, collecte, emmagasine.

Outre cela, il écrit, bien entendu.

Sur ce qu'il écrit, il a des idées extrêmement précises.

Il s'agit, dit-il, d'une poésie *antilinguistique* (il faut entendre par là qu'elle n'aurait pas pour ressort le langage), *antimétaphorique* (il prétend exclure toutes les comparaisons et presque toutes les images) enfin *antianecdorique* (opposant à la narration la pensée).

Chaque pièce de poésie est un *ensemble* de dimension

réduite. Elle nomme ou, mieux, analyse une *micro-situation*.

La poésie selon Bouritch peut se situer à quatre *niveaux énergétiques*.

Elle peut dire de manière intelligible l'intelligible ; de manière inintelligible l'inintelligible ; de manière inintelligible l'intelligible ; de manière intelligible l'inintelligible.

C'est sur ce dernier plan qu'il cherche à se situer.

D'où le choix délibéré d'un niveau moyen aussi du langage.

Bouritch étant traducteur lui-même (il traduit en russe les poètes tchèques et polonais) sait parfaitement ce qu'est traduire la poésie.

Il m'a donné sur ce point des indications (il faudrait dire des prescriptions) rigoureuses.

Il entend qu'il n'y ait jamais dans sa poésie traduite d'inversions.

Il veut que le rythme en soit fondé sur la seule logique.

Il déclare que le nombre des vers n'a pas d'importance en soi, mais que chaque vers doit absolument correspondre à une unité logique.

Il ne doit pas y avoir de strophes.

Il ne faut pas mettre de ponctuation.

Il faut pourchasser impitoyablement les rimes fortuites, les assonances de hasard.

De manière générale tout ce qui est contraire à la seule logique doit être exclu.

Je me suis efforcé de respecter toujours ces commandements, tout en réservant ma propre opinion.

Il se peut que Bouritch se trompe sur la nature du langage poétique et de son œuvre propre. Mais ceci est une autre histoire. Pour l'heure, prenez connaissance de sa poésie. Elle en vaut la peine.

théorème de l'angoisse

**Dans l'angle du coude
est inscrit le cercle de la tête**

**Il n'y a
rien
à démontrer**

**Le visage de la fillette est un pré
Le visage de la jeune fille un jardin
le visage de la femme une maison
une maison pleine de soucis**

matin

**Je me suis éveillé
et j'ai compris avec étonnement
que j'avais laissé mon corps
sans surveillance
à la tutelle
des étoiles
de l'herbe
des pins
et du vent**

Papillon

**contrat de beauté
également valide
sur les deux ailes**

**Près de cent personnes qui me connaissent dans
l'autre monde
Quel ennuyeux sujet de conversation elles auront**

**Je vais au puits
et contre le fond de mon seau
les fleurs se cognent de la tête**

les commandements de la ville

**En sortant j'éteins
Je traverse la rue aux carrefours
Je regarde d'abord à gauche
et arrivé au milieu de la chaussée — à droite
Je prends garde aux automobiles
Je prends garde à la chute des feuilles
Je ne fume pas
Ne dépose pas d'ordures
Ne marche pas sur le gazon
Lave les fruits avant de les manger
Ne bois de l'eau que bouillie
Me lave les dents avant de me coucher**

**Ne lis pas dans l'obscurité ni au lit
J'ai atteint ainsi l'âge de vingt-six ans
Et maintenant ?
Mettre mon argent à la caisse d'épargne ?**

Enfance

**Pôle nord
de l'angine**

**contre ma jambe se blottit
la bouillotte phoque tiède**

**ma tête est serrée
par les écouteurs des hémisphères**

**le thermomètre
extrait de sous mon aisselle
indique
la température de l'océan**

**Le monde s'emplit
de gens d'après-guerre
d'objets d'après-guerre**

**j'ai trouvé parmi des lettres
un morceau de savon d'avant-guerre
je ne savais que faire
me laver
pleurer**

**Une nation
se palpe
avec les mains de ses sculpteurs**

**Bouleversée
elle monte majestueuse
sur les piédestals
de ses
villes**

**Trois milliards
de compartiments
d'espérance**

**L'humanité
vaisseau insubmersible**

**Qu'al-je donc à craindre la mort
si avant de m'endormir je prie
pour que tous les hommes me survivent**

**Etonnant
ce que j'ai pu faire
pendant que
tu es devenue si grande**

ce que j'ai pu faire

Je crois

que je suis allé acheter du pain

non

j'ai posé pierre sur pierre

Je suis resté debout

Je me suis habillé

Je me suis retourné

j'ai passé la monnaie

j'ai laissé passer l'autobus

Je me suis mis à table

j'ai enterré ma mère

Je suis allé chercher du pain

comme c'est étrange

nous sommes côte à côte

tu ne pourras jamais me rattraper dans cette course

Je ne peux t'attendre

Je ne peux que foncer

tu es belle

mais que puis-je faire avec toi

avec toi je ne peux ni pleurer le passé

ni regarder l'avenir avec espoir

dont

il reste toujours

moins

Nous nous faisons signe de la main

comme d'une nageoire

dans les aquariums

de tramways qui se séparent

(Traduit par Léon Robel).

J'ai eu entre les mains des vers de Vladimir Bouritch. A mon avis ce sont de très beaux vers. Ils ne peuvent entrer dans aucune des définitions classiques de la poésie. Dans les vers de Bouritch la raison l'emporte sur le sentiment. D'après la définition qui proclame que la poésie est transport inspiré on ne saurait appeler poésie les vers de Bouritch. Mais les vers de Bouritch sont de la poésie justement. Bouritch ne gazouille pas comme un oiseau ni ne rugit comme un lion. Bouritch n'écrit pas des vers comptés et rimés, mais il ne nie pas non plus les mètres ni les rimes. Et cependant ce n'est pas de la prose, mais des vers justement.

Comme j'ai déjà eu occasion de le dire, sur l'arbre de la poésie soviétique dont les racines plongent dans la poésie populaire et la poésie classique et dont les branches sont pleines de fruits mûrs, s'ouvrent de nouveaux bourgeons. Ils verdissent rapidement, se développent et donnent des fruits toujours neufs dont le goût ressemble et ne ressemble pas à celui des autres, des fruits mûrs d'avant. Et moi je me tiens devant cet arbre orné de fruits de formes, de couleurs et de goûts divers et je me le représente d'ici une vingtaine d'années et mon cœur bat plus fort de joie.

NAZIM HIKMET, 1962.

notes et informations

● **Lettre de Berlin (R.D.A.).** — Si les répercussions du vingt et un août ont été ressenties un peu partout (suspensions de publication, remaniements de dernière minute, etc...) le hasard a quand même réalisé une de ces opérations diaboliques dont il a le secret. Quelques heures avant cette nuit où les troupes fraternelles franchissaient la frontière tchécoslovaque, les éditions *Neues Leben* sortaient un petit recueil de poèmes de Reiner Kunze (1). Pour apprécier tout le sel de l'affaire, il faut savoir que Kunze, retiré depuis quelques années dans une petite ville de province, est l'un des connaisseurs et traducteurs de la nouvelle poésie tchèque et slovaque. Et si l'on précise que son dernier recueil est précédé de quelques mots de présentation de *Milan Kundera* (l'auteur de « *La plaisanterie* » s'est fait ici une solide réputation de contre-révolutionnaire), on appréciera cette merveilleuse réussite de hasard objectif. *Poesiealbum* étant diffusé, comme les journaux, par tout le réseau des kiosques, il était difficile d'en faire suspendre la vente sans éveiller l'attention. On a donc laissé faire, en évoquant le moins possible le fatidique numéro 11 de la collection. C'était le premier recueil de Reiner Kunze paru en RDA depuis longtemps. Il faudra revenir sur cet excellent poète dont le recueil *Voies sensibles* vient de paraître chez Rowohlt, en RFA.

Nous n'en sommes plus à la période fructueuse des années 63-65, qui vit déferler une véritable vague poétique, charriant, il est vrai, un peu de tout, mais d'où émergèrent quand même des noms nouveaux : *Volker Braun, Sarah Kirsch, Bernd Jentzsch, Biermann*. Il y a belle lurette que ce dernier est mis à l'index et, sur toute la vie culturelle, plane l'ombre des événements. On dit ici plutôt *Einmarsch* (entrée des troupes) car ce terme sans-feuille-de-vigne convient, dans sa rudesse, aussi bien à ceux qui disent oui qu'à ceux qui murmurent non.

(1) *Poesiealbum*, n° 11.

Au cours des derniers mois s'est affirmé le talent de Sarah Kirsch, notamment dans son recueil *Séjour campagnard* (2). S'étant sensiblement dégagée du genre fabuliste, elle nous donne une poésie qui, semble-t-il, épouse mieux son intime respiration. L'ensemble du livre fait penser à un journal de bord où interfèrent les échos de l'histoire et la musique, discrète, mais souvent savante, de la vie quotidienne de la poétesse dans une campagne il est vrai plus bucolique que tractorisée. Même si l'on n'est pas sensible à sa façon de tisser sa trame d'impressions, d'images nouvelles alternant avec des notations prosaïques, il est difficile de ne pas reconnaître là *une voix*.

Après l'affirmation d'une poésie déjà connue, c'est la révélation d'un nouveau nom, celui de Wulf Kirsten, qui, bien que déjà âgé de 35 ans, en est à son premier recueil (3). Si le thème de ses poèmes est, comme chez Sarah Kirsch, la campagne, c'est d'un tout autre point de vue qu'il l'aborde. Ce paysage est le lieu de rencontre (et d'affrontement) entre l'an 2000 et les survivances anachroniques. Mais, plus que ce contenu, c'est la recherche (et parfois les trouvailles) au niveau du langage qui confère à ces poèmes leur intérêt : constructions verbales, rapprochements surprenants, tout cela sent encore un peu le laboratoire mais reste très prometteur.

Parmi les autres publications récentes, signalons encore *Entretiens*, de Georg Maurer, *Nouvelles d'un été*, de Axel Schulze, et *Secret professionnel*, de Paul Wiens.

Mais c'est la parution annoncée du prochain recueil de Volker Braun, *Nous et pas eux* (Mitteldeutscher Verlag) qui constituera certainement un des événements de l'année 1969.

A. NELAC.

- Mantela, 39, allées Léon-Gambetta, Marseille-1^{er}. N° 5 : Aigu, cohérent, un texte de Lucio Magri, « Plus à

(2) Landaufenthalt, Aufbau.

(3) Poesiealbum, n° 4.

gauche et plus unitaires », traduit par Joseph Guglielmi, une contribution aux discussions en cours, publié dans « Rinascita », organe du Parti Communiste Italien, en juillet 1968. Et des textes de : Francis Ponge, Roland Barthes, Jean Tortel, Eduardo Sanguinetti, Jean Todrani, Joseph Guglielmi, Gérard Arseguel, Charles Grivel, Henri Feller et Claude Minière. Numéro de transition où l'idéologie (le politique) force quelque peu la main des textes qu'elle encadre. Un éditorial, inséré dans le corps du numéro comme pour en gommer le particulier, tente d'éclairer l'une par l'autre, dans leurs multiples détours, une certaine conception du texte, on voit laquelle à la lecture des noms qui l'illustrent, et une analyse des événements appuyée, de volonté, sur le marxisme. Une entreprise à laquelle se vouent, depuis plusieurs mois, quelques-uns des groupes parmi les plus apparents de l'activité littéraire.

- **Dire.** Directeur-fondateur : Jean Vodaine, 16, rue St-Elisabeth, 57 - Basse-Yutz, N° 6 : Georg Trakl, Arthur Praillet, Louis Guillaume, J. Poels, Michèle Portnoff, Marcel Béalu, Fernand Verhesen, Claire Legat, Bernard Pollak, Roberto Juarroz, Philippe Dumaine, Roger Rudigoz et quatre poètes italiens.
- **La tour de feu**, N° 98-99. « Délivrons-nous des rêves » (Jarnac, Charente).
- **Chemin**, N° 10-11. Des poèmes de Daniel Biga, Jean Bonaldi, François Champarnaud, Noëlle Collomb, Michel Flayeux, André Portal, Pierre Scias et Bernard Vargaftig. (Parc St-Maur, B4, av. Général-Gouraud, Toulon).
- **Encres vives**, N° 65. Michel Dugué, Alain Duault, J.M. Tremet, D. Bernard, J.P. Crespel, G. Tremblay, B. Prigent, M.T. Henry, J. Speranza (3, rue de Verdun, Bram, Aude).
- **L'VII**, N° 32. Stéphane Lupasco, Cesar Fernandez Moreno, René de Obaldia, Maud Frere, Roland Bussele, André Miguel, Hugo Klaus, Pierre-Jean Brouillaud, Vahé Godel (6, square de Meeûs, Bruxelles).
- **Quatenaire**, N° 6. Jacques Garelli, Gérard Duchène, Kamel Ibrahim, J.M. Le Sidaner, O. Marchand, J. Poels, A. Six, J.L. Steinmetz, M. Vachey, J.P. Verheggen.
- **L'arbre**, N° 7 (B.P. 04-84, Le Barroux).

H. D.

recueils publiés par « action poétique » :

« Cet oblique rayon », poèmes de Gérard Neveu, lithographies de Pierre Ambrogiani, Louis Pons, Michel Raffaelli, Pierre Vitali, Jacques Winsberg : 20 F.

« Un poète dans la ville », poèmes de Gérard Neveu, montage de Jean Malrieu et Jean Todrani : 3 F.

« On n'en finit jamais », poèmes de Pierre Guéry, illustrations d'Odile Savajols-Carle : 10 F.

« For Intérieur », poèmes d'Henri Deluy, couverture de Michel Raffaelli : 5 F.

« L'amour privé », poèmes d'Henri Deluy : 5 F.

Titres disponibles dans la collection « Alluvions » :

Yves Broussard : Du jour au lendemain

Pierre Guidi : Stricte vérité

Jean Todrani : Quatorze poèmes en 1 acte

Gérald Neveu : Les 7 commandements

Jean-Jacques Viton : Au bord des yeux

Luc Boltanski : Poèmes

André Libérati : Le cœur secret

Galil : Le maître-mur

Michel Flayeux : Fenêtres ouvertes

André Portal : On peut vivre

Denise Miège : Gestuaire

Chaque volume : 2,50 F — 10 volumes : 20,00 F

A NOS LECTEURS

Pour tout achat groupé de 5 volumes des Editions P.J. Oswald vous pouvez choisir un sixième gratuit d'une valeur égale à la moyenne des 5.

action poétique n° disponibles :

9. — **JEUNES POETES PORTUGAIS** et Egito Gonçalves, J. Malrieu, F. Venaille, Marc Ichall, J. Todrani...
17. — **INEDITS DE MAX JACOB** et Guillevic, G. Neveu, G. Puel, Nordine Tidafi, Tchicaya U Tam'Si...
22. — **POETES AFRICAINS D'EXPRESSION PORTUGAISE** et R. Depestre, G. Loubet, V. Bodini...
25. — **POESIE MODERNE JAPONAISE** et Trakl, Hermlin, Gonçalves, Ch. Dobzynski, B. Vargaftig, P. Bamboté...
26. — **INEDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POETES ET UN CRITIQUE** (Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin)...
27. — **POEMES ESPAGNOLS DE COMBAT** et Tzara, Lowenfels, Volker Braun, Paul Chamberland...
- 28.29. — **CREVEL** (Choix de textes — Pourquoi Crevel aujourd'hui ?) et Manuel del Cabral, Georg Heym...
30. — **NOUVEAUX POETES HONGROIS, POETES DE LA R.D.A.**, et Sten, Malrieu, Zili, Venaille...
31. — **UMBERTO SABA** (traductions et étude de Georges Mounin) et Alberti, Enzensberger, R.-F. Retamar...
- 32-33. — **VLADIMIR HOLAN** et Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Depestre...
34. — **OU EN EST LE ROMAN ?** par René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas...
35. — **POEMES DU SUD-VIETNAM — NOVOMESKY — KHLEBNIKOV** et J. Rousselot, C.M. Cluny...
36. — **LA 1^{re} POESIE LYRIQUE JAPONAISE** et A. Liehm (Intervention au 4^e congrès des écrivains tchécoslovaques) et A. Barret, P. Lartigue, F. Venaille...
37. — **MAI 1968 : L'UNION DES ECRIVAINS, POURQUOI ?** documents, prises de position et un débat...
38. — (Formule « poche ») : **POETES POPULAIRES CHINOIS**, trad. et prés. par M. Loi, quatre poètes tchécoslovaques, Wilhelm Reich, Jouffroy, Faye...
39. — **POETES IRANIENS D'AUJOURD'HUI**, trad. et prés. par A. Lance, et A. Adamov, Biermann, Bialik, Frénaud, M. Regnaut, Michel Vachey, F. Venaille...

N'attendez pas, pour compléter votre collection, que ces numéros, dont certains ne sont plus disponibles qu'à très peu d'exemplaires, soient épuisés !

Chaque n° : 3,90 F — numéro double : 6,30 F

Quatre n° au choix : 14 F (France) — 16 F (Etranger)

action poétique

**bulletin d'abonnement
ou de réabonnement (1)**

Nom :

Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne ou me réabonne pour _____ an (s) à la revue **Action Poétique**, à partir du numéro

— **TARIF**: 1 an (4 n^{os}), France : 14 F - Etranger : 16 F
2 ans (8 n^{os}), France : 28 F - Etranger : 32 F
Soutien : (4 n^{os}) : 50 F - (8 n^{os}) : 100 F

— Je désire également recevoir : (2)

● 10 titres sur les 22 parus dans la collection « Allu-
vions » pour la somme de 20 F.

● Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par
Action Poétique :

● Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles
de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de _____ F par (2) :
chèque postal - mandat-lettre - mandat postal - chèque
bancaire :

C.C.P. Editions P.J. OSWALD 2201 05 V ROUEN

A

le

Signature :

P.S. — Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part
un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin
d'abonnement, aux personnes dont les noms et
adresses suivent :

1. A adresser aux Editions Pierre Jean OSWALD, accom-
pagné de votre versement

2. Indiquez d'une croix les mentions utiles.



P. J. OSWALD

EXTRAITS DU CATALOGUE :

Collection « L'aube dissout les monstres » :

R. Mallat : Poèmes de la Mort Juive	12,00 F
Gérald Neveu : Fournaise Obscure	15,00 F
N. Tidaft : Le Toujours de la Patrie	10,50 F
Olivien Sten : Le Sentiment Latéral	9,00 F
M. Destot : Que notre Règne arrive	9,75 F
Henri Kréa : Théâtre Algérien	10,50 F

Collection « J'exige la parole » :

Guy de Bosschère : A l'Est de Dieu	12,00 F
G. Cousin - J. Perret : Nommer la Peur	12,00 F
M. Benluc : La Campagne Roumaine	9,75 F
Rafael Alberti : Sermons et Demeures	9,75 F
Pierre Bamboté : Chant Funèbre	5,70 F
Anna Grékl : Algérie Capitale Alger	10,50 F
Hubert Juin : Chants Profonds	9,75 F

Dernière parution :

Franck Venaille
L'apprenti foudroyé

Couverture de Peter Klasen.

Le recueil qui imposera Venaille

Collection « J'exige la parole » **9 F**

P. LALANDE : LE CAPITAINE PALE

Série « théâtre en france »

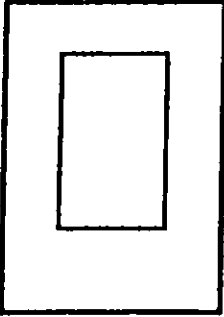
12,00 F

Hors-collection :

Jacques Gaucheron : Liturgie de la Fête	9,60 F
André Verdet : Vers une République du Soleil	6,00 F
J.-L. Steinmetz : Le Clair et le Lointain	15,90 F
H. Clair : A Main Armée, au Combattant Vietcong	7,50 F
Pierre Foray : Visage du Sens	13,20 F
Pierre Foray : L'Écriture de la Nuit	10,50 F
Denise Borlas : L'Amandier	9,60 F
Maurice Bruzeau : L'Éternel Été	10,50 F
Assane Y. Diallo : Leyd'am	5,10 F
François Luxereau : Milieu du Gué	7,50 F
Pierre Ferran : Le Thuit-Simer	5,70 F
Yves Broussard : Commune Mesure	6,00 F
Maurice Cury : Royaume	9,00 F
F. Rahnema : Chant de Délivrance	9,60 F
Juan Marey : Océanique	9,90 F
François-Noël Simoneau : Cilices	6,00 F
J.-P. Védrines : Capitale Interdite	10,50 F
Andrée Appercelle : Au Cru des Mots	10,50 F
Françoise Corrèze : D'un Soleil à l'autre	9,60 F
Yves Lemoine : Espace Médian	12,00 F
Jeanpyer Poels : Génésiqne	9,00 F
B.Y. Flamand : Ecrasés sous pneu de Jaguar	12,00 F
Georges Chatain : Etat Civil	9,00 F
Tati-Loutard : Les Racines Congolaises	7,50 F
A. Hamouda : La Terre Maternelle	6,00 F
Jean-Paul Massé : Le Graveur d'Avenir	9,60 F
Jean-Paul Massé : Le Mai de Celia	4,50 F
Claude Adelen : Ordre du Jour	7,50 F
Jean-Paul Besset : Les Amours Difficiles	7,50 F
S. Camara : Poèmes de Combat et de Vérité	15,00 F
P. Mathias : Fables du Lion Chansons du Rat	12,00 F
Fanny Gondran : Cet Espace où je tremble	8,40 F
Farba : Reflets dans la Nuit des Temps	9,00 F
Jean-Paul Liégeois : Cris !	9,00 F
P. Gallissalres : Onze Poèmes Militants	7,20 F
J. Anquetil : Chant pour une Grande Marée	6,00 F
D. Lenormand : Egocentre et le rictus	7,50 F
Denise Zigante : Poèmes	12,00 F
J.-B. Tiémélé : Chansons Païennes	6,00 F
Daniel Schmitt : Pages	4,50 F
André-Marcel d'Ans : Partager votre errance	12,00 F
Jean Rollin : L'amour même	12,00 F
M.-E. Le Roy : Non pas la gloire mais la paix	7,50 F

Série « Contes et poèmes » :

JEAN-PIERRE DARMON : AUTOMNES	12,00 F
CLARISSE FRANCILLON : 29 CONTES	9,00 F
JEAN TODRANI : CANO	9,90 F



Collection "Voix nouvelles"



la collection
p. j. oswald
des auteurs nouveaux

Jean Chaudler : L'Hort	12,00 F
Roland Reutenauer : Blessures	7,50 F
Alain Duault : Prosoésie	4,50 F
Claude Donadello : Contradiction	12,00 F
Suzanne Labry : Le Château Intérieur	12,00 F
Jean-Claude Busch : L'Œil et la Peau	6,00 F
Pierre Clément : Toujours ce Cri	12,00 F
Joseph Pollus : Bonheur de Poche	9,00 F
Alexandre Tikhomiroff : Le Sel sur les Lèvres	9,60 F
Claude Imberty : A l'Aperture des Mains	9,00 F
Daniel Dossmann : Exaspérances	6,00 F
Marie-Antoinette Porz Even : Poème de Craie	6,60 F
Raymond Guillao : Prisons Nègres pour l'Africain	9,00 F
Christian Riondet : Ce que j'ai à dire pour l'instant	12,00 F
Raphaël Alegria : Acrane Acrane	15,00 F
Marie-Claire Boland : Espace érigé	6,60 F
Noël Fanger : L'Œil incarcéré	6,00 F
Maurice Neyme : Résurgence	12,00 F
Jacques Arlane : Convexes Concaves	12,00 F
Jean Devaux : Préhistoires	6,00 F
Patrick Castelljns : Le Cœur résumé	9,00 F
J. Alvarez-Pereyre : De ce côté-ci de la terre...	7,50 F
Antoine Marini : Hors Demeure	6,00 F
Claude Bichel : Feuilles de Crépuscule	9,00 F
Camille Virot : Terre Rouge	6,00 F
José Gayoso : L'Homme Habitable	10,80 F
Michel Jourdan : Premières Impressions	6,00 F
Alain Daumet : Fin de Soupir...	12,00 F
Gérard Torck : Graphismes	12,00 F
Jean Fouquet : Parler pour Parler	9,00 F
Jacques Fusina : Soleil Revus	9,60 F
Michel Garrabé : Le Déséquilibre	15,00 F

Paol Quéinnec



Hommes liges des talus en tranches

sui*vi* de Vent de Harlem

Préface de Gwenc'hlan Le Scouëzec.

Une grande voix révolutionnaire revendique, accuse, attaque. Avec la plus intense émotion Paol Quéinnec donne la parole au peuple breton. Un cri de colère et d'espérance.

Collection « L'aube dissout les monstres » 7,50 F

Un livre - Trois disques

Anthony Phelps

Mon pays que voici...

Découvrir Anthony Phelps, poète de Haïti, ne sera que justice. Son œuvre doit accéder aujourd'hui au rayonnement universel dont elle est digne. René Lacôte (Les Lettres Françaises).

1 volume de 144 pages

10,50 F

**et, pour nos lecteurs, en vente directe,
3 disques produits par Anthony Phelps :**

- | | |
|---|----------------|
| Anthony Phelps : Mon pays que voici
(dit par l'auteur) 33 T, 30 cm : | 30,00 F |
| Anthony Phelps : Les araignées du soir
(dit par l'auteur) 33 T, 30 cm : | 30,00 F |
| Paul Chamberland : Terre Québec
(dit par A. Phelps) 33 T, 17 cm : | 12,00 F |

Collection "théâtre africain"

Une collection nouvelle : un théâtre nouveau



1. **Cheik A. Ndao**
L'exil d'Albouri
suivi de **La décision**
« Un partisan »
Bakary Traoré (Préface) 136 p. 12 F
2. **Daniel Boukman**
Chants pour hâter la mort
du temps des **Orphée**
« Un bel Orphée nègre »
La Quinzaine Littéraire 128 p. 12 F
3. **Charles Nokan**
Les Malheurs de Tchakô
Par l'auteur de
« Le Soleil Noir Point » 100 p. 9 F
4. **Ola Balogun**
Shango suivi de
Le roi-éléphant
Première œuvre d'un
auteur nigérian. 96 p. 9 F
5. **Gérard Chenet**
El Hadj Omar
Un nouveau dramaturge haïtien
Préface de Jean-F. Brièrre. 136 p. 12 F
6. **Auguste Macouba**
Eïa ! Man-maille là !
(Décembre 1959 à la Martinique)
Préface de René Depestre. 144 p. 9 F





"théâtre en france"

ANDRÉ BENEDETTO

12 F.

NAPALM

Sur le problème vietnamien, la pièce la plus violente qui ait été écrite et jouée en France.

ZONE ROUGE
FEUX INTERDITS 5 F.

« Un inquiétant psychodrame où le théâtre trouve une dimension nouvelle » (Dépêche du Midi) et qui, écrit début 68, préfigure Mai : à travers le personnage d'un rebelle de bas quartier, il s'agit de poser la question : « Comment être révolutionnaire dans la France de notre temps ? »

« Le spectacle le plus explosif à tous égards... » (B. Poirot-Delpech, « Le Monde »).

« Constamment nous nous trouvons contraints de nous définir par rapport à ce qui se passe sur la scène. » (F. Kourilsky, « Le Nouvel Observateur »).

**5 F. LE PETIT TRAIN
DE
MONSIEUR KAMODÉ**

grand jeu politique sur le capitalisme monopoliste d'état dans un style de participation-environnement sur une France tricolore en polystyrène expansé en prenant pour exemple le démantèlement des voies ferrées.

Pièce créée le 13 mai 1969 à Avignon.

collection **action poétique**

les plus affirmés des poètes nouveaux.

Bernard Vargaftig | **Chez moi partout**
« Je cherche un éditeur pour ce poète ». Louis Aragon.

Andrée Barret | **Jugement par le feu**
Prix René Bliëck, 1967.

« Un petit livre bouleversant, dans un langage constamment maîtrisé et constamment convaincant ». René Lacôte.

Franck Venaille | **Papiers d'identité**
« Une poésie discursive, émouvante et belle ». R. Lacôte.

Michel Enaudeau | **Le jeune homme
interpellé**
« Le beau livre de Michel Enaudeau ». Pierre Morhange.

Guy Bellay | **Bain public II**
« Des poèmes forts et beaux ». Georges Mounin.

Vient de paraître :

GIL JOUANARD
BANLIEUE D'AEREA

(Nouvelle présentation pelliculée)

Un recueil recommandé par René Char.



Vol. 1 à 5 : 6 F

Nouvelle présentation : 9 F



les poètes contemporains en poche

1|2 Pierre Morhange
Le sentiment lui-même
Précédé d'une étude
par Valentin Nikiprowetzky.
Prix René Laporte, 1967.
Couverture Goya. 216 p.

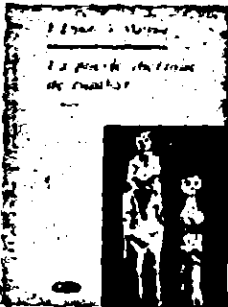
6 Ridha Zili
Ifrikyia ma pensée
Précédé d'une étude
par René R. Khawam.
Un grand poète du Maghreb.
Couverture P. Olivier. 128 p.

3 Oliven Sten
L'enterreur
et autres poèmes
Couverture C. Boltanski. 160 p.

7|8 Jean Malrieu
Le nom secret
Précédé d'une étude
par Georges Mounin.
Prix Apollinaire, prix Artaud :
un de nos plus grands poètes.
Couverture G. Eppelé. 208 p.

4|5 F. Lopez - R. Marrast
Anthologie de la poésie
ibérique de combat
Couverture José Ortega. 196 p.

9|10 Mario de Andrade
La poésie africaine
d'expression portugaise
Anthologie.



A paraître :

11 Tchicaya U Tam'Si
L'arc musical

Le nouveau recueil du Grand
Prix de Poésie du Festival
Mondial des Arts Nègres
(Dakar 1966).

Précédé d'une étude
par Claire Césaire.

Abonnement :

6 titres : 25 F. - 12 titres : 50 F.

Pour vous abonner il suffit
de nous envoyer vos nom et
adresse accompagnés de la
somme correspondante; de
même pour tout achat à
l'unité :

P.J. OSWALD, 14 - Honfleur
C.C.P. Rouen 2 201 05 V.

■ N° 3 et 6 : 3,50 F.

■ Tous les autres n° : 5 F.

A partir du n° 7/8 tous nos
titres seront vendus au prix
uniforme de 5 F., quel que
soit le nombre de pages, sans
modification du prix de l'a-
bonnement.

**NOTA : La plupart de nos titres comportent un tirage
de tête, renseignements sur demande.**

UNION des ÉCRIVAINS

bordier boschère boyer
bruel buin butor carroy
collobert deluy faye
guillevic hémery janvier
jouffroy laude montel
monjo peignot perec
pingaud roudy serreau

et textes de l'union

1 union des écrivains

UNION DES ÉCRIVAINS - 6, passage Dallery, Paris 11^e

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

Evrouchenko
Kerenski
Saul Bellow

André Breton
Méditations à vingt ans
de la poésie: La déconstruction
de la poésie: La déconstruction

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

Aron
Essai de philosophie et de sociologie

Michaux
Le poète de la Censure

Censure
Le roman de Bandelaire ?

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

Lettres inédites de
Pavese

Pour ou contre
Lacan

Le roman de la vie de
Domenico
Lettres de Bynance

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

La Quinzaine

littéraire

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

Vian
et les jeunes

Arp et Dada

Qui a tué Kennedy ?

Le 1^{er} et le 15
de chaque mois
Tout sur
tous les livres

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

Lukacs
s'explique

Plus de
Livres et d'articles
livres pour tous

L.S.D.
Le roman de la vie de
Lettres de Bynance

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

Sartre

La Quinzaine
de la semaine du 15
du 15 au 30

Lac
à Po

LES LETTRES françaises ARTS, SCIENCES, SPECTACLES

ARAGON

dirige

LES LETTRES françaises

**l'hebdomadaire qui publie très souvent
des textes de jeunes poètes et d'une
manière permanente la critique de
poésie de René Lacôte.**

Abonnement d'essai de 3 mois : 25 F

**Les Lettres Françaises, 5, rue du Fbg-Poissonnière
Paris 9^e — C.C.P. 152 25 Paris**

Vient de paraître :

GÉRARD CLÉRY



QUOTIDIENNES

Illustrations originales de Marco Richterich

Je pense qu'on prêtera à ce début l'attention et l'intérêt qu'il mérite... des poèmes d'un grand souffle... », écrit René Lacôte dans « Les Lettres Françaises », à propos du premier recueil de Cléry.

1 vol. sous couverture illustrée pelliculée

12,00 F



PARTISANS

Revue bimestrielle

Rosa Luxembourg vivante

Un ensemble d'études de Joh Knief, Daniel Bensaid, Alain Naif, Nicolas Boule, Jacques Moiroux, Hartmunt Mehringer, Michael Loewey, Georges Haupt et des inédits (n° 45).

Le complot international

Convergences et divergences des luttes étudiantes allemandes, anglaises, italiennes, polonaises, yougo-slaves, japonaises, brésiliennes par Boris Fraenkel, J.-F. Godchau, A. Zara et J. Zypier, Luka Kralj, Jeanne Habel, Paul Phéline (n° 44).

**FRANÇOIS
MASPERO**

1, place/Paul Painlevé
Paris V.

Parus précédemment :

Sport, culture et répression (n° 43) ■ Ouvriers-étudiants, un seul combat (n° 42)

L'Allemagne fédérale après le miracle (n° 41) ■ Sexualité et répression (n° 32 - 33)

chaque n° : 8,70 F





La poésie des pays ibéro-américains

Sous la direction de Claude Couffon

Cette collection publiera des anthologies et les poètes contemporains les plus marquants de l'Amérique latine et de la péninsule ibérique.

ARGENTINE

ATAHUALPA YUPANQUI : AIRS INDIENS

Traduit et présenté par Sarah Lebovici.
Première traduction des poèmes du célèbre artiste argentin. 9 F.

CUBA

ROBERTO FERNANDEZ RETAMAR AVEC LES MEMES MAINS

Traduit et présenté par René Depestre.
Postface d'Alejo Carpentier.
Un des plus grands poètes de la nouvelle génération cubaine. 12 F.

ARGENTINE

A paraître.

CESAR FERNANDEZ MORENO ARGENTIN JUSQU'A LA MORT

Traduit et présenté par Claude Couffon et Pierre Kalfon.
Un cri de guerre, un défi, une révolte dans la poésie argentine actuelle.

SAINT-DOMINGUE

A paraître.

SILVANO LORA : DIALOGUE AVEC VENUS

Un des jeunes poètes dominicains les plus violents d'aujourd'hui.

Tous ces titres sont bilingues

Ch. vol. sous cv. pelliculée, 3 couleurs, ill. d'un dessin.



"la poésie des pays socialistes"

COLLECTION DIRIGÉE PAR HENRI DELUY.

Cette collection publiera soit des anthologies, soit des ouvrages des poètes contemporains les plus marquants des pays socialistes. La place tenue dans l'histoire de la poésie nationale et la qualité de l'œuvre seront nos seuls critères.

15 F.	1	Dix-sept poètes de la R. D. A. Anthologie bilingue : Pour la première fois, la nouvelle génération des poètes est-allemands : Bobrowski, Biermann, Braun, etc. 192 p.
12 F.	2	Vladimir Holan : Douleur Traduit et présenté par Dominique Grandmont. Le plus grand poète tchèque vivant enfin traduit en France : une œuvre de portée universelle. Avec quatre hors-texte. 128 p.
18 F.	3	Vélimir Khlebnikov Choix de poèmes Traduit du russe et présenté par Luda Schiltzer. Edition bilingue. Un des plus grands poètes soviétiques que l'on redécouvre aujourd'hui. Publié à l'occasion du 50 ^e anniversaire de la Révolution russe. Avec huit hors-texte. 248 p.
15 F.	4	Laco Novomesky Villa Tereza et autres poèmes « Le plus grand poète de cette langue minoritaire (le slovaque)... » (Aragon - Les Lettres Françaises). Traduit et présenté par H. Deluy, Jozef Felix, F. Kérel et Antonin Liehm.
18 F. A paraître.	5	Poètes du peuple Anthologie des poètes populaires chinois contemporains, traduite et présentée par Michèle Loi.
Ch. vol. ft 13x18, Cv. pelliculée, illust-photo, imp. 3 couleurs		
On peut commander ces titres aux Editions P.J. Oswald, 14 - Honfleur (C.C.P. Rouen 2201-05 V) soit à l'unité, soit pour 60 F. au lieu de 78 F. les cinq premiers volumes.		

Pour tout achat groupé de 5 vol. vous pouvez choisir un 6^e gratuit d'une valeur égale à la moyenne des 5.

informations **SEGHERS**

NOUVEAUTÉS "POÈTES D'AUJOURD'HUI"

179 - **ANNA AKHMATOVA**

par Jeanne Rude

180 - **RAYMOND ROUSSEL**

par Bernard Caburet

181 - **RAYMOND RADIGUET**

par David Noakes

182 - **RENÉ CREVEL**

par Claude Courtot

183 - **RINA LASNIER**

par Eva Kushner

Depuis le n° 179 la collection est présentée suivant une nouvelle formule, avec une couverture rénovée et 50 à 60 illustrations in-texte par volume. A l'essai critique et au choix de textes s'ajoute désormais une importante chronologie bio-bibliographique avec tableau de concordances, Le volume : 9,50 F

HORS COLLECTION

LES POÈMES DE L'ANNÉE

Édition 1969

Les meilleurs poèmes parus en 1968, choisis et présentés par Alain Bosquet et Pierre Seghers : Alyn, Aragon, Béalu, Char, Deguy, Follain, Frénaud, Grosjean, Guillevic, Michaux, Ponge, Queneau, Réda, Roche, Roubaud, etc.

Catalogue général gratuit sur demande

ÉDITIONS SEGHERS

118 rue de Vaugirard - Paris-6^e